

LES VIEILLES VERSIONS SYRIQUES DES ÉVANGILES

Jean-Claude HAELEWYCK
Université de Louvain, Louvain-la-Neuve

Les vieilles versions syriaques des Évangiles¹ ont été transmises par trois manuscrits, à savoir les mss Londres, British Library, Add. 14451, Sinaï, syriaque 30 et Sinaï, Nouveau Fonds syriaque 37 + 39. Leur texte est apparenté et antérieur à celui de la Peshitta. La première version, la curetonienne (C ou syr^c), est désignée du nom de son premier éditeur William Cureton ; la seconde, la sinaïtique (S ou syr^s), du nom du monastère où elle fut découverte ; à la troisième, S. Brock a attribué le sigle NF pour New Finds (ou Nouveau Fonds).

Les manuscrits et les éditions

La vieille version syriaque Curetonienne (C ou syr^c)

Parmi les manuscrits du monastère de la *Virgo Deipara* de Deir es-Surian (Égypte) acquis en 1842 par l'archidiacre Tattam se trouvaient des fragments de même dimension (env. 30 cm x 24 cm) appartenant à un manuscrit ayant contenu les quatre Évangiles. Ces fragments étaient reliés avec d'autres pour former un recueil factice des Évangiles. Après que le manuscrit fut entré à la British Library le 1^{er} mars 1843, les

¹ En tradition directe, aucun vestige de vieille(s) version(s) syriaque(s) n'a été conservé pour les Actes et pour Paul. On en a cependant des traces dans la tradition patristique : pour les Actes, dans un commentaire d'Éphrem († 373) connu par une chaîne arménienne (texte proche de D.05) et pour Paul dans des citations d'une quinzaine d'auteurs dont Éphrem (traduction arménienne d'un commentaire de Paul ; texte proche du *Boernerianus*). Les Épîtres catholiques et l'Apocalypse ayant mis du temps à s'imposer dans les Églises syriaques, il est normal qu'elles n'aient laissé aucune trace dans les vieilles versions syriaques. Sur ces questions, voir les contributions de D. Phillips et de J.-L. Simonet dans ce même volume.

quatre Évangiles (avec des lacunes, voir plus loin). Il a été repéré pour la première fois par Agnes Smith Lewis et par sa sœur Margaret Gibson qui en prirent des photos en 1892. Lors d'une nouvelle campagne en 1893, d'autres photos furent prises, tandis que Bensly, Rendel Harris et Burkitt transcrivaient sur place le texte en s'aidant de réactifs. Leur édition parut en 1894²⁰. Cette même année, A. Smith Lewis donna une description plutôt succincte du manuscrit dans son catalogue des manuscrits syriaques du Sinaï²¹, ainsi qu'une traduction anglaise²². Entre 1895 et 1906, A. Smith Lewis retourna plusieurs fois au Sinaï pour compléter et améliorer, grâce à de nouveaux réactifs, ses lectures antérieures ; ces révisions ont débouché sur de nouvelles publications²³. En 1910 parut enfin son édition définitive²⁴ qui devint l'édition de référence²⁵. Pour être complet, il faut signaler aussi qu'en 1930 A. Hjelt publia une édition photographique du manuscrit²⁶. Il n'est plus possible aujourd'hui de vérifier les leçons du texte car les réactifs ont irrémédiablement endommagé le manuscrit²⁷.

Le texte supérieur du manuscrit est daté (fol. 181v) de 1009 des Grecs, à savoir de 697/698 de notre ère, selon A. Smith Lewis ou de 1090 des Grecs, à savoir 778/779 de notre ère, selon Harris et Burkitt²⁸. Il a été écrit par Jean le Reclus « au monastère de Ma'arrat Mesren dans le district d'Antioche ». Il contient des ܩܘܪܒܢܐ ܕܩܘܪܒܢܐ ܕܩܘܪܒܢܐ (« Histoires choisies à propos de saintes femmes »). Pour ce faire, Jean le Reclus a utilisé des parties de cinq manuscrits plus anciens, dont 142 folios d'un *Evangelion da-Mepharreshe*²⁹ qui, d'après la paléographie, date du début du v^e siècle, voire plus probablement de la fin du iv^e siècle.

²⁰ BENSLEY –RENDEL HARRIS – BURKITT 1894. C'est sur cette édition qu'Albert Bonus a entrepris sa comparaison des deux vieilles versions syriaques, voir BONUS 1896.

²¹ SMITH LEWIS 1894a, p. 43-47.

²² SMITH LEWIS 1894b.

²³ SMITH LEWIS 1896 et 1897.

²⁴ SMITH LEWIS 1910.

²⁵ Elle remplace celle de BURKITT 1904a, qui n'a pas bénéficié des corrections ultérieures de Smith Lewis.

²⁶ HJELT 1930.

²⁷ Toutefois de nouvelles techniques mises en œuvre au monastère Sainte-Catherine permettraient d'améliorer certaines lectures, voir www.sinaipalimpsests.org.

²⁸ Il y a en effet une lacune à la fin de la ligne après le mot ܩܘܪܒܢܐ « 9 ». Harris et Burkitt supposent qu'il faut compléter le mot et lire ܩܘܪܒܢܐ « 90 », tandis que Smith Lewis (SMITH LEWIS 1910, p. x) fait l'hypothèse (acceptée par HATCH 1946, p. 97) que le mot se terminait par une fioriture (elles sont fréquentes dans le ms.).

²⁹ S'y ajoutent 4 folios contenant des fragments de l'Évangile de Jean en onciales grecques du iv^e ou du v^e siècle, 20 folios contenant les *Actes de Thomas* en syriaque

Béthesda, pourrait être absent dans la Sinaïtique³². Ces différences seront encore évoquées plus loin quand on présentera la question des rapports entre les témoins de la vieille syriaque et entre ceux-ci et le *Diatessaron*.

Signalons enfin que la Sinaïtique et la Curetonienne ont été rééditées en 2002 par Kiraz sous forme synoptique ligne à ligne ; leur texte est comparé à celui de la Peshitta et de la Harkléenne³³. Wilson, la même année, a réédité ces deux textes qu'il a accompagnés d'une traduction anglaise³⁴. Il existe également une concordance syriaque de ces textes³⁵.

Les manuscrits du Nouveau Fonds (New Finds)

Dans un article préliminaire tout récent, S. Brock³⁶ signale qu'il a pu identifier le texte inférieur de deux manuscrits palimpsestes comme étant des fragments d'un même manuscrit de la vieille version syriaque. Le Sinaï, NF syr. 37, daté du VIII^e siècle, est constitué de six folios transmettant en écriture supérieure la traduction syriaque des Sentences d'Évagre sur la Prière³⁷. L'écriture inférieure contenant les fragments de la vieille syriaque peut être datée du VI^e siècle.³⁸ Le second manuscrit, Sinaï, NF syr. 39, à dater du X^e siècle³⁹, comprend dix-sept folios et demi et donne la traduction syriaque des *Chapitres sur la Perfection* de Diadoque de Photicée (texte syriaque autrement inconnu, à l'exception de quelques citations). Le texte inférieur avec les fragments de la vieille syriaque est de la même main que le NF syr. 37. Il est certain que les deux témoins appartenaient au même manuscrit comme le montrent des raccords exacts entre les deux textes. En voici le contenu :

³² Le folio est manquant dans la Sinaïtique, mais on peut calculer qu'il n'y a pas assez de place pour copier le v. 4. Il est cependant absent dans la Curetonienne. Le témoignage de la Sinaïtique à l'appui de l'absence de ce verset n'est plus indiqué dans Nestle & Aland²⁶ (voir Nestle & Aland²⁸).

³³ KIRAZ 2002.

³⁴ WILSON 2002. On observera toutefois que la traduction anglaise qu'il propose du Notre Père en Mt 6, 9-13 ne suit pas le texte syriaque de la Curetonienne (la seule vieille version syriaque attestée là), mais, paradoxalement, le texte grec ou la Peshitta : « your will » (singulier), « our daily bread », « as we also forgive », do not bring us » (voir ci-dessous). Dans la parabole du riche et de Lazare (Lc 16, 19-31), sa traduction de la Curetonienne correspond au texte de la Peshitta au vs. 24. On ne se fierait donc pas entièrement à cette traduction.

³⁵ LUND 2004.

³⁶ BROCK 2016.

³⁷ Le texte sera publié par P. Géhin, mais voir déjà GÉHIN 2009.

³⁸ PHILOTHÉE 2008, p. 405, propose une datation trop optimiste au troisième ou au quatrième siècle.

³⁹ Selon GÉHIN 2009, p. 82.

Matthieu : 15, 4 – 16, 20 ; 19, 28 – 21, 21 ; 27, 35-64

Marc : 1, 32 – 2, 14 ; 6, 3 – 6, 52 ; 10, 47 – 11, 22

Luc : 1, 50-80 ; 6, 23-48 ; 7, 21-43 ; 9, 47 – 10, 31 ; 12, 27 – 14, 25 ; 18, 31 – 19, 47 ; 23, 8-36

Jean : 1, 39 – 2, 12 ; 9, 8-32 ; 13, 2-30.

La plupart de ces passages se retrouvent dans la Sinaïtique ou la Curetonienne, voire dans les deux. Deux sections sont cependant nouvelles : Mc 1, 44 – 2, 14 et Jn 1, 47 – 2, 12a. Brock les édite, en donne une traduction anglaise et en commente certaines variantes⁴⁰.

La Curetonienne (C), la Sinaïtique (S) et les fragments du Nouveau Fonds (NF), témoins de la vieille version syriaque des Évangiles

Ces différents témoins du IV^e/V^e siècle ou du VI^e siècle, malgré leurs divergences dont il sera question plus loin, présentent un texte syriaque qui a beaucoup de points communs⁴¹. Depuis Zahn⁴², on s'accorde à penser qu'ils sont le reflet d'une seule et unique traduction qui a dû être réalisée au début du III^e siècle (précisions plus loin). Bewer est le seul à s'être élevé contre cette affirmation et à détailler ses arguments⁴³. Bewer a en effet relevé de nombreuses divergences grammaticales, lexicographiques et phraséologiques entre S et C, et on ne peut pas toutes les expliquer, dit-il, comme étant des différences dialectales. En C des mots grecs sont de temps à autres utilisés en transcription⁴⁴ ; en revanche en S on lit le terme syriaque exact. Les omissions et les

⁴⁰ BROCK 2016, p. 13-19.

⁴¹ Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir l'édition synoptique de KIRAZ 2002. Sur les différences syntaxiques et lexicales entre la Sinaïtique et la Curetonienne, voir WILSON 2002, p. xxxi-xxxviii. BROCK 2016, p. 10-12, analyse une série de variantes montrant que le troisième témoin (NF) est bien un manuscrit de la vieille syriaque, et non un manuscrit de la Peshitta ayant conservé quelques leçons vieilles syriaques. Les informations données ici dans les pages qui suivent concerneront surtout la Sinaïtique et la Curetonienne. Il faudra attendre l'édition des fragments du Nouveau Fonds, que S. Brock prépare en collaboration avec D. Taylor, pour compléter ces informations.

⁴² ZAHN 1895, col. 17 ; HOLZEY 1896, p. 10 ; BONUS 1896, p. III ; BURKITT 1904a, p. 164 ; LAGRANGE 1920, p. 332-333. Plus récemment, METZGER 1977, p. 39-44.

⁴³ BEWER 1900, p. 66-78.

⁴⁴ Ainsi μόδιος (Mt 5, 15), τέτραρχος (Mt 14, 1), στολή (Mt 14, 36), ανάγκη (Mt 18, 7), πρόσωπον (Mt 18, 10), αἱρέσεις (Lc 23, 25).

additions – de S par rapport à C⁴⁵ ou des deux par rapport au grec – sont dans beaucoup de cas soutenues par des témoins grecs, en particulier des témoins du texte « occidental »⁴⁶. On ne peut pas non plus exclure l'utilisation d'un modèle grec différent⁴⁷. Toutes ces observations de Bewer sont exactes, mais on a critiqué la conclusion qu'il en tire, à savoir qu'il s'agit de deux traductions du grec faites de manière totalement indépendante, les ressemblances s'expliquant par le fait que leurs auteurs ont été formés dans une même école de traduction. Pour Hjelt⁴⁸, qui suit Lewis, c'est l'arbre qui cache la forêt ! En effet, de larges portions du texte évangélique sont identiques en S et C : mot pour mot, ligne pour ligne. Il en veut pour preuve le libellé du chapitre entier en Lc 23 où, à quelques mots près, les deux textes se correspondent. Il s'agit bien de deux recensions d'un même texte. Les différences s'expliquent par le fait qu'entre l'archétype de la vieille version syriaque (début du III^e siècle) et les deux témoins qui sont parvenus jusqu'à nous, deux siècles se sont écoulés⁴⁹. Il y a probablement eu d'autres copies aujourd'hui perdues. Au

⁴⁵ Voici une liste des versets absents en S mais présents en C : Mt 1, 8b ; 4, 24b ; 5, 25.30.47 ; 6, 5 ; 8, 5* ; 23, 14 ; Mc 16, 9-20 ; Lc 8, 43 ; 9, 55.56 ; 12, 38b ; 22, 43.44 ; 23, 12-14.34 ; Jn 5, 12 ; 14, 10.11. Les additions de S par rapport à C sont moins nombreuses : Lc 11, 36 ; 14, 13 ; 19, 32 ; 23, 20 ; Jn 6, 13 ; il s'agit chaque fois de quelques mots (pas de versets entiers).

⁴⁶ Le détail en est donné en BEWER 1900, p. 73-75. Quelques exemples d'omissions : Mt 1, 25* (avec *k*) ; 4, 24 (Ss seul) ; 5, 30 (avec D.05) ; 5, 47 (avec *k*) ; 6, 5 (Ss seul) ; 9, 34 (avec D.05 *a k* et Hilaire de Poitiers) ; 10, 13* (avec D.05) ; etc. Bien sûr il ne reprend pas ce qui est inutile pour un syriaque, à savoir les explications données pour les lecteurs grecs : Mt 4, 18 (τὸν λεγόμενον Πέτρον) ; 27, 33 (ὁ ἔστιν Κρανίου Τόπος) ; 27, 46 (τοῦτ' ἔστιν Θεέ μου, θεέ μου, ἵνα τί με ἐγκατέτιπες). Voir aussi Mc 3, 17 ; 7, 34 ; 15, 34 ; Jn 1, 38.41 ; 4, 25 ; 9, 7 ; 11, 16 ; 20, 16.24 ; 21, 2. Il en a toutefois laissé deux : Mt 1, 23 (« Emmanuel, ce qui se traduit Dieu avec nous ») et Jn 1, 42 (« Céphas, ce qui veut dire Pierre »). Parmi les additions, qui sont beaucoup moins nombreuses, je note surtout Mt 10, 23 (+ « et si dans une autre on vous poursuit, fuyez dans une autre » avec D.05 VL et d'autres témoins) et Lc 23, 37 (« salut, roi des Juifs » au lieu de « si tu es le roi des Juifs », + « le couronnant aussi d'une couronne d'épines » avec D.05 et *c*) qui ont vraiment du poids ; les autres sont moins significatives. Voir aussi LAGRANGE 1920, p. 333-334.

⁴⁷ Bewer signale en particulier Mt 5, 2 (καὶ ἀνοίξας τὸ στόμα αὐτοῦ ἐδίδασκεν αὐτοῖς λέγων) où C correspond au grec, mais où S suppose une leçon de ce type : καὶ ἤρξατο λέγειν αὐτοῖς. La variante est signalée dans la synopse de Nestle & Aland⁹ (1976), mais elle est absente dans l'apparat de l'édition du texte grec en Nestle & Aland²⁸ (2012).

⁴⁸ HJELT 1903, p. 83-95.

⁴⁹ Cette distance chronologique avait déjà été soulignée par BAETHGEN 1885, p. 9-11, qui ne connaissait que C.

venue exprès de Tyr et Sidon pour rencontrer Jésus (ܐܘܨܬܘܪܐ ܕܬܝܪ ܕܫܝܕܘܢ ܕܥܘܒܕܐ ܕܝܫܘܥ ܕܡܫܝܚܐ). Cette interprétation, possible en grec si on ne lit que le verset, mais impossible dans le contexte et d'après le // de Mc 7, 25s, s'origine dans l'archétype de la vieille version syriaque.

- D'autres variantes mineures (Mt 1, 21 ; 2, 2 ; 12, 34.35b ; 18, 29 ; 20, 11.21.23 ; 21, 30 ; 23, 5.8) montrent que S et C dérivent d'une seule et unique version vieille syriaque antérieure. Ces variantes ne sont pas occasionnées par le grec de Mt ni par les passages parallèles des synoptiques, et on ne les retrouve pas dans les passages parallèles en S ou en C (ni en P). Même si on ne peut pas avec certitude indiquer la cause des ces variantes, il est probable que la plupart dérivent de la vieille version syriaque.

Mais, de S et C, quelle est la forme la plus ancienne ? Un consensus s'est établi autour de cette conclusion : S est plus ancien, en raison du caractère plus libre de sa traduction ; C est plus récent, car on constate en outre qu'il a subi par endroits une révision sur le grec. Ainsi, en Lc 22, la mention de la présence d'un ange à Gethsémani (v. 43) et celle de la sueur de sang (v. 44), absentes en S, ont été rétablies en C ; de même les mots « Jésus prit la parole et dit : Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font » en Lc 23, 34 ont été rétablis en C⁵². Mais l'exemple le plus frappant est l'absence de la finale longue de Mc (16, 9-20) en S et sa présence en C. Il y a encore d'autres exemples (Mt 3, 3 [citation d'Is 40].4 [miel des montagnes] ; 4, 9 ; 18, 20 ; Jn 6, 10-13 [multiplication des pains], etc.).

On peut comparer Mt 1, 18-25⁵³ (toutes les variations sont soulignées) :

⁵² Ils sont aussi dans le *Diatessaron*, d'après le commentaire d'Éphrem qui cite ces mots à trois reprises : voir LEOIR 1966, p. 192, 375-376 et 384.

⁵³ « ¹⁸Voici quelle fut la naissance du Messie. Marie, sa mère, était promise à Joseph. Or, avant qu'ils se soient approchés l'un de l'autre, elle se trouva enceinte par le fait de l'Esprit Saint. ¹⁹Joseph, son mari, parce qu'il était juste (C : Joseph, parce qu'il était un homme juste), ne voulait pas diffamer Marie et résolu de (C : était résolu à) la répudier secrètement. ²⁰Il avait résolu cela, lorsqu'un ange du Seigneur lui apparut dans une vision (C + nocturne) et lui dit : Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre (chez toi) Marie, ton épouse (C : ta promise), car ce qui va naître d'elle vient de l'Esprit Saint, ²¹elle t'enfantera un fils et tu l'appelleras (C : et il sera appelé) du nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple (C : le monde) de ses fautes ; ²² tout cela arrivera afin que s'accomplisse ce qui a été prononcé (C : dit) par le Seigneur par le (C : par la bouche du) prophète Isaïe : ²³Voici que la vierge concevra et enfantera un fils, on l'appellera (C : il sera appelé) du nom d'Emmanuel, ce qui se traduit 'Notre Dieu avec nous'. ²⁴Lorsque Joseph se réveilla de son songe, il fit ce que l'Ange du Seigneur lui avait ordonné : il prit (chez lui) son épouse (C : Marie), ²⁵et elle lui enfanta un fils qu'il appela du nom de Jésus (C : ²⁵et il habita avec elle

	Sinaïtique	Curetonienne
18	<p>לגוֹת וְגַם וְגַם מִכְּרָא מִכְּרָא בְּרָא בְּרָא כְּחֵיִרָא מִכְּרָא לְעֵסֶפְ בְּרָא לְרֵשִׁיטָא עַד לְרֵשִׁיטָא עַד לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא וְגַם וְגַם</p>	<p>לגוֹת וְגַם וְגַם מִכְּרָא מִכְּרָא בְּרָא בְּרָא מִכְּרָא מִכְּרָא לְעֵסֶפְ בְּרָא לְרֵשִׁיטָא עַד לְרֵשִׁיטָא עַד לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא</p>
19	<p>לְעֵסֶפְ וְגַם כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>	<p>לְעֵסֶפְ וְגַם כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>
20	<p>בְּרָא מִכְּרָא בְּרָא מִכְּרָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>	<p>בְּרָא מִכְּרָא בְּרָא מִכְּרָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>
21	<p>כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>	<p>כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>
22	<p>מִכְּרָא מִכְּרָא לְרֵשִׁיטָא מִכְּרָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>	<p>מִכְּרָא מִכְּרָא לְרֵשִׁיטָא מִכְּרָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>
23	<p>מִכְּרָא מִכְּרָא לְרֵשִׁיטָא מִכְּרָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>	<p>מִכְּרָא מִכְּרָא לְרֵשִׁיטָא מִכְּרָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>
24	<p>בְּרָא מִכְּרָא בְּרָא מִכְּרָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>	<p>בְּרָא מִכְּרָא בְּרָא מִכְּרָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>
25	<p>מִכְּרָא מִכְּרָא לְרֵשִׁיטָא מִכְּרָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>	<p>מִכְּרָא מִכְּרָא לְרֵשִׁיטָא מִכְּרָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא כְּרֵשִׁיטָא לְרֵשִׁיטָא</p>

Mises à part les variations orthographiques ou lexicales mineures signalées dans la traduction, on observe que C évite de mentionner que Joseph et Marie étaient mari et femme et qu'ils ont eu commerce charnel, en particulier au v. 19 où C corrige « Joseph, son époux (ܟܠܡܐ), parce qu'il était juste » en « Joseph, parce qu'il était un homme (ܚܘܒܝܪ) juste », au v. 20 où C corrige « ne crains pas de prendre Marie, ton épouse » en « ne crains pas de prendre Marie, ta promesse », au v. 24 où C remplace « il prit (chez lui) son épouse » par « il prit (chez lui) Marie ».

dans la pureté jusqu'à ce qu'elle lui enfante un fils qu'elle appela du nom de Jésus). »

L'intervention la plus manifeste apparaît au v. 25 où C ajoute « il habita avec elle dans la pureté »⁵⁴.

Hjelt est le seul à s'être posé la question de la pluralité éventuelle des traducteurs en S⁵⁵. Ne serait-il pas possible que les différents Évangiles aient été traduits par différentes personnes et à des époques différentes ? Hjelt étudie des passages parallèles des Évangiles synoptiques, en particulier les parallèles entre Mt et Mc⁵⁶.

		Mt	Mc
Mt 4, 17 ; Mc 1, 15	ἤγγικεν	ܕܘܥܝܘܬܐ	ܕܘܥܝܘܬܐ
Mt 4, 18 ; Mc 1, 16	ἀλεεῖς	ܠܥܘܠܐ ܠܥܘܠܐ ܕܥܘܠܐ	ܠܥܘܠܐ ܕܥܘܠܐ
Mt 4, 21 ; Mc 1, 19	καὶ προβάς	ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ
Mt 8, 31s ; Mc 5, 11.13	ἀγέλη	ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܠܥܘܠܐ
Mt 8, 33 ; Mc 5, 14	οἱ βόσκοντες	ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ
Mt 12, 16 ; Mc 3, 12	ἵνα μὴ φανερόν αὐτὸν ποιήσωσιν	ܠܥܘܠܐ ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ ⁵⁷
Mt 13, 4 ; Mc 4, 4	τὰ πετεινά	ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܠܥܘܠܐ
idem	κατέφαγεν αὐτά	ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܘܥܘܠܐ
Mt 13, 7 ; Mc 4, 7	καὶ ἀνέβησαν	ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܘܥܘܠܐ
Mt 14, 19 ; Mc 6, 39	χόρτος	ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܠܥܘܠܐ
Mt 14, 26 ; Mc 6, 19	ἐπὶ τῆς θαλάσσης	ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܠܥܘܠܐ
Mt 14, 32 ; Mc 6, 51	ἐκόπασεν	ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܘܥܘܠܐ
Mt 15, 6 ; Mc 7, 13	ἠκυρώσατε	ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܠܥܘܠܐ
Mt 15, 16s ; Mc 7, 18	καὶ ὑμεῖς ἀσύνετοι ἐστε; οὐ νοεῖτε	ܠܥܘܠܐ ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܠܥܘܠܐ ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ
Mt 15, 17 ; Mc 7, 19	εἰς τὸν ἀφεδρῶνα ἐκβάλλεται	ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ	ܠܥܘܠܐ ܘܥܘܠܐ ⁵⁸

⁵⁴ Mots empruntés au *Diatessaron*, puisqu'ils sont attestés dans le commentaire d'Éphrem au *Diatessaron*, voir LELOIR 1966, p. 65-68. Le passage a fait couler beaucoup d'encre, depuis FARRAR 1895 (qui renvoie à Conybeare) jusqu'à LENZI 2006b, p. 137-143, qui a repris le dossier.

⁵⁵ HJELT 1903, p. 95-101.

⁵⁶ Le tableau qui suit reprend tous les exemples signalés par Hjelt (sauf ceux de Mt 20, 23 // Mc 10, 40 et de Mt 27, 46 // Mc 15, 34 concernant la traduction de ἀλλ' οἷς ἠτοίμασται et de ἡλεῖ ἡλεῖ car les divergences s'expliquent par une variante grecque, respectivement ἄλλοις et ἐλωί ἐλωί). La critique de LAGRANGE 1920, p. 333 (« Hjelt a seulement montré qu'un même mot n'est pas toujours traduit de même. Mais cette liberté est un des caractères de la traduction »), n'épuise peut-être pas la question.

⁵⁷ Le traducteur de Mc (« afin qu'ils ne le fassent pas connaître ») colle au texte grec, ce que ne fait pas celui de Mt (« afin qu'ils ne le disent à personne »).

⁵⁸ Le traducteur de Mc n'a pas traduit εἰς τὸν ἀφεδρῶνα (« dans la fosse septique »), peut-être parce qu'il trouvait l'expression choquante. En Mt le mot ܠܥܘܠܐ signifie purification mais aussi excréments.

LES VIEILLES VERSIONS SYRIAQUES DES ÉVANGILES

Mt 15, 26 ; Mc 7, 27	οὐκ ἔστιν καλόν	ܠܘ ܠܐ	ܘܥܥ ܠܐ
idem	λαβεῖν τὸν ἄρτον τῶν τέκνων καὶ βαλεῖν τοῖς κυναρίοις ⁵⁹	ܠܘܐܝ ܠܘܐܠ ܘܥܥܐܠ ܠܠܐܠ ܠܘܐܝ	ܠܘܐܝ ܠܘܐܠ ܘܥܥܐܠ ܠܠܐܠ ܠܘܐܝܠܐܠܐ
Mt 17, 19 ; Mc 9, 28	ἐκβαλεῖν αὐτό	ܡܗܘܘܦܠܐܠ	ܡܗܘܘܥܥܐܠ
Mt 19, 7 ; Mc 10, 4	βιβλίον ἀποστασίου	ܠܠܘܐܝ ܠܗܝܠܐ ܠܐ	ܠܘܥܘܘܥܝ ܠܗܘܠܐ
Mt 19, 22 ; Mc 10, 22	ἦν γὰρ ἔχων κτήματα πολλά	ܠܘܘܝܝܝܝܠܐ ܠܗܘܝܠܐ ܘܠܘܥܘܘܥܝܝܠܐ	ܠܘܘܝܝܝܝܠܐ ܠܗܘܝܠܐ ܠܘܘܥܘܘܥܝܝܠܐ ܠܗܘܝܠܐ
Mt 20, 23 ; Mc 10, 40	οὐκ ἔστιν ἐμὸν δοῦναι	ܠܗܝܠܐ ܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ	ܠܗܝܠܐ ܠܐ ܠܗܘܘܘܝܝܠܐ
Mt 21, 33 ; Mc 12, 1	καὶ ἐξέδετο αὐτόν	ܡܘܬܐܠܝܠܐ	ܡܘܬܘܘܠܝܠܐ
idem	ἀπεδήμησεν	ܠܘܝܠܐ	ܘܘܠܐ
Mt 22, 16 ; Mc 12, 14	ἐν (ἐπ') ἀληθείᾳ	ܠܗܘܘܥܥܘܥܝܝܠܐ	ܠܗܝܝܠܐ
Mt 22, 23 ; Mc 12, 18	ἀνάστασιν	ܠܗܘܘܥܘܘܥܝܝܠܐ ⁶⁰	ܠܗܘܘܥܘܘܥܝܝܠܐ
Mt 23, 6 ; Mc 12, 39	πρωτοκαθεδρίας	ܠܗܝܠܘܘܘܝܝܠܐ ܠܗܘܝܠܘܘܝܝܠܐ	ܠܗܘܝܠܘܘܝܝܠܐ ܘܝܝܠܐ
Mt 24, 24 ; Mc 13, 22	ψευδοπροφήται	ܠܗܘܘܥܘܘܥܝܝܠܐ ܠܗܘܝܠܐ	ܠܗܘܘܥܘܘܥܝܝܠܐ ܠܗܘܝܠܐ
Mt 24, 29 ; Mc 13, 24	καὶ ἡ σελήνη οὐ δώσει τὸ φέγγος αὐτῆς	ܠܐ ܠܗܝܠܘܘܝܝܠܐ ܡܝܠܘܘܘܝܝܠܐ ܝܘܘܘܝܝܠܐ	ܠܐ ܡܝܠܘܘܝܝܠܐ ܠܗܝܠܘܘܝܝܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ
Mt 24, 31 ; Mc 13, 27	ἀπ' ἄκρων (ἄκρου)	ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ܠܗܘܝܠܐ ܠܐ	ܠܘܝܝܝܝܠܐ ܠܗܘܝܝܠܐ ܠܐ
Mt 26, 10 ; Mc 14, 6	τί κόπους παρέχετε	ܠܘܠܐܝܝܠܐ ܠܘܠܐ	ܠܘܝܠܐܝܝܠܐ ܠܘܠܐ
Mt 26, 24 ; Mc 14, 21	ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου παραδίδοται	ܠܘܠܐ ܠܗܘܝܠܘܘܝܝܠܐ	ܠܘܘܝܝܝܝܠܐ ܡܝܠܘܘܝܝܠܐ
Mt 26, 27 ; Mc 14, 23	εὐχαριστήσας	ܘܡܘܠܐ ܘܝܠܐܝܠܐ	ܘܝܠܐܝܠܐ
Mt 26, 29 ; Mc 14, 25	ἐκ τοῦ γενήματος τῆς ἀμπέλου	ܠܗܘܘܥܘܘܥܝܝܠܐ ܠܗܘܝܠܐ ܠܐ	ܠܗܘܘܥܘܘܥܝܝܠܐ ܠܗܘܝܠܐ ܠܐ
Mt 26, 37 ; Mc 14, 33	ἀδημονεῖν	ܘܠܐ	ܘܘܠܐܝܠܐ
Mt 26, 39 ; Mc 14, 35	καὶ προελθὼν μικρόν	ܠܘܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ܘܡܘܠܐ	ܠܘܠܐ ܘܝܠܐܝܠܐ
Mt 26, 47 ; Mc 14, 43	μετὰ μαχαιρῶν	ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ	ܠܗܝܠܘܘܘܝܝܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ⁶¹
Mt 26, 58 ; Mc 14, 54	ἕως τῆς αὐλῆς τοῦ ἀρχιερέως	ܘܝܝܠܐ ܡܗܝܝܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ	ܘܝܝܠܐ ܡܗܝܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ
Mt 27, 26 ; Mc 15, 15	φραγελλῶ	ܠܘܠܐ ܝܘܠܐ ܝܘܠܐ	ܝܘܠܐܝܠܐ ܝܘܠܐ
Mt 27, 35 ; Mc 15, 24	βάλλοντες κληρὸν	ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ܘܘܘܘܝܝܠܐ	ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ܘܘܘܘܝܝܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ
Mt 27, 46 ; Mc 15, 34	ἐβόησεν/ἀνεβόησεν	ܠܘܠܐ	ܠܗܝܠܐ
Mt 27, 48 ; Mc 15, 36	περιθεις καλάμῳ ἐπότιζεν αὐτόν	ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ܝܘܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ܠܘܠܐ	ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ܘܘܘܘܝܝܠܐ ܘܘܘܘܝܝܠܐ
Mt 27, 51 ; Mc 15, 38	καὶ (ιδού) τὸ καταπέτασμα τοῦ ναοῦ ἐσχίσθη (ἀπ') ἄνωθεν ἕως κάτω εἰς δύο	ܝܘܠܐ ܘܠܘܘܝܝܝܠܐ ܘܘܘܘܝܝܠܐ ܘܘܘܘܝܝܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ܝܘܠܐ ܘܝܠܐ ܝܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ	ܠܘܝܠܐ ܝܘܠܐ ܝܘܠܐ ܘܠܘܘܝܝܝܠܐ ܠܘܝܠܐ ܝܘܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ ܝܘܠܐ ܝܠܐ ܠܘܘܘܝܝܝܠܐ

Bien qu'il y ait des passages où Mt et Mc soient identiques (Mt 19, 4 // Mc 10, 14), les variantes sont si nombreuses qu'on doit même exclure, dit

⁵⁹ L'ordre des mots varie en Mc.

⁶⁰ Cette expression déroutante (« la vie des morts ») pour rendre le mot résurrection revient encore en Mt 22, 30, mais est absente des autres Évangiles.

⁶¹ Le mot ܠܘܘܘܝܝܠܐ pour traduire glaive décalque le grec σαμψήρα qui a son tour reproduit le persan *šamšer*.

La date et le milieu d'origine de la vieille version syriaque

Abordons maintenant la redoutable question de la date et du milieu d'origine de la vieille version syriaque. On présentera les quatre types d'arguments qui ont été avancés, d'abord les arguments d'ordre historique, ensuite l'analyse des citations du texte évangélique, puis l'étude des rapports entre les deux témoins de la vieille version syriaque et les autres versions, en particulier la Peshitta de l'Ancien Testament et surtout le *Diatessaron*, et enfin l'analyse de la langue en particulier des 'anomalies linguistiques' dans les témoins de la vieille version syriaque. Souvent les arguments sont inextricablement liés, ce qui ajoute encore à la difficulté.

Les arguments d'ordre historique

Burkitt⁶⁷ a proposé une explication historique dont il est le premier à reconnaître le caractère hypothétique. Il suppose que l'introduction dans l'Église syriaque des quatre Évangiles sous forme séparée a dû représenter un événement considérable, surtout dans une communauté où existait déjà un rival jusque là incontesté, à savoir le *Diatessaron*. Il cherche à retrouver dans l'histoire de l'Église syriaque des traces d'une rupture telle qu'elles pourraient être l'indice de l'inauguration d'un nouvel ordre des choses. D'après lui, dans l'Église d'Édesse, dont nous connaissons la succession des premiers évêques⁶⁸, une véritable rupture a eu lieu avec Palut (vers 200), successeur d'Aggaï, lui-même successeur d'Addaï. Palut, qui n'a pas pu être ordonné par Aggaï à cause d'une persécution dont ce dernier fut une victime, l'a été par Sérapion, évêque d'Antioche de 190 à 203. Burkitt présente ainsi l'histoire de l'évangélisation d'Édesse : une première mission avec Addaï-Aggaï au milieu du II^e siècle, une mission qui d'abord réussit puis est écrasée par une persécution ; ensuite vient la mission de Tatien, dans le dernier quart du II^e siècle, où apparaît le *Diatessaron* ; en troisième lieu, un nouveau départ est donné sous Palut vers 200 qui reçoit sa mission des mains de Sérapion d'Antioche, dont nous savons qu'il a été actif dans la promotion de l'usage des Évangiles séparés⁶⁹. Les origines des Évangiles

⁶⁷ BURKITT 1904a, p. 206-210. Voici comment il introduit sa recherche : « In offering now a conjecture concerning the historical circumstances which gave birth to that version of the Gospels I am well aware of its precarious nature in the present state of knowledge » (p. 206).

⁶⁸ Il renvoie à TIXERONT 1888, p. 140ss, 149, 151.

⁶⁹ Je ne sais d'où Burkitt tire cette information. Certainement pas d'Eusèbe de Césarée, *HE VI* 12, qui nous rapporte seulement que Sérapion avait réfuté les allégations de

séparés sont en lien avec la politique de Sérapion et la mission de Palut vers 200.

Lagrange⁷⁰ a proposé de situer l'apparition des Évangiles séparés non plus en Syrie, mais en Égypte. Il explique le peu d'influence de la vieille version syriaque sur le monde syrien tout simplement par son inexistence avant le temps d'Eusèbe de Césarée (mort en 339). Dans sa *Lettre à Carprien*, Eusèbe reprochait à ce dernier d'avoir ruiné l'ordre naturel des Évangiles en créant une synopse, un document apparenté aux harmonies des Évangiles. Les Évangiles séparés s'inscrivent dans ce même mouvement de réaction contre les harmonies. La modernité relative de la vieille version syriaque est encore indiquée par les rapprochements avec Origène, maître d'Eusèbe. Pour Lagrange, la vieille version syriaque a dû voir le jour dans la première moitié du IV^e siècle à la périphérie du monde syrien, dans quelque monastère d'Égypte, à l'époque d'Eusèbe, peut-être même sous son influence, dépendant de celle d'Origène. L'enracinement égyptien est confirmé, d'après Lagrange, par les liens avec le codex de Freer (W.032), témoin de la diffusion du texte « occidental » en Égypte⁷¹.

Les citations

Les arguments d'ordre historique relèvent essentiellement de l'argument de vraisemblance. On est peut-être en terrain plus assuré avec l'analyse des citations. Burkitt a montré que dans la grande prière de Thomas en prison vers la fin des *Actes de Thomas*, les n° 144-146 pouvaient fournir de précieux indices de datation des vieilles versions syriaques⁷². On y lit en effet une série d'allusions à des paraboles évangéliques, en particulier à la parabole des Mines (Mt 25, 14-30 // Lc 19, 11-28) et à celle des invités au banquet (Mt 22, 1-10 // Lc 14, 15-24).

« Ton argent que tu m'as donné, je l'ai jeté sur la table : éprouve-le et donne-le-moi avec les intérêts, comme tu t'y es engagé (Mt 25, 27 ; Lc 19, 23). Avec ta mine, j'en ai gagné dix : qu'elle soit ajoutée à ce qui m'appartient, comme tu l'as promis (Lc 19, 16.24). À mes débiteurs j'ai remis la mine : qu'elle ne soit pas réclamée dans ma main qui l'a remise (Mt 18, 23ss) ! Au banquet je fus invité et je suis venu aussitôt ;

l'Évangile de Pierre, particulièrement honoré par certains chrétiens de l'Église de Rossos.

⁷⁰ LAGRANGE 1920-1921.

⁷¹ Voir plus loin la section relative au type de texte grec transmis par la vieille version syriaque.

⁷² BURKITT 1904a, II, p. 101-106.

au champ, à la charrue et à la femme, j'ai renoncé ; que je ne sois pas rejeté de la noce sans y goûter (Lc 14, 17-20.24) ! Je fus invité à la noce et j'ai revêtu des vêtements blancs ; que j'en sois digne, qu'on ne me lie pas les mains et les pieds et que je ne sorte pas dans les ténèbres extérieures (Mt 22, 11.8.12-13) ! Ma lampe brille de sa lumière : que son maître la garde jusqu'à ce qu'il quitte la salle de la noce, et que je la reçoive (Lc 12, 35-36) ; que je ne la voie pas vaciller par faute d'huile (voir Mt 12, 20) » (146, 2-3)⁷³.

Alors qu'on n'est pas assuré du libellé même du texte du *Diatessaron*, on est certain de son agencement des péripécies évangéliques. On sait ainsi que dans le *Diatessaron* les paraboles des mines (Lc 19) et des talents (Mt 25) étaient notées séparément à différents endroits, alors que celles du festin nuptial (Mt 22) et des invités au banquet (Lc 14) étaient fusionnées. Un utilisateur du *Diatessaron* suivra cette disposition. C'est précisément ce que fait Aphraate⁷⁴. On constate en effet que chez Aphraate les références aux paraboles des mines/talents de Lc 19 et Mt 25 sont séparées par des allusions à la parabole des vigneronniers homicides (Mt 21, 33-46 // Mc 12, 1-12 // Lc 20, 9-19). Mais quand il traite du vêtement des invités au banquet, qui est une donnée propre à Mt 22, 12-13, Aphraate y mêle deux éléments empruntés à Lc 14, en particulier la notion d'excuse (Lc 14, 18-19 : « je t'en prie, excuse-moi » revient deux fois) et l'expression « goûter de mon dîner » (Lc 14, 24). Qu'en est-il dans la citation des *Actes de Thomas* ? On constate d'abord que les paraboles du festin nuptial (Mt 22) et des invités au banquet (Lc 14) ne sont pas fusionnées, mais bien distinctes, comme dans les Évangiles séparés⁷⁵. En accord avec les Évangiles séparés, et contre le *Diatessaron*, les excuses des invités (champ et épouse) sont rattachées au banquet (Lc 14), de même que la malédiction de l'hôte offensé (Lc 14, 24). D'un autre côté, l'épisode du vêtement et de l'invité rejeté est conservé en lien avec la noce (Mt 22, 12-13). On peut en conclure que les *Actes de Thomas* ne suivent pas le *Diatessaron*. Mais pas davantage la Peshitta, comme Burkitt va le montrer dans la foulée.

Ayant indiqué que les *Actes de Thomas* ne suivent pas le *Diatessaron*, Burkitt se tourne en effet vers la citation du Notre Père (Mt 6, 9-13) qui apparaît en *Actes de Thomas* 144, 1. Il s'agit d'une citation *in extenso* et son

⁷³ POIRIER & TISSOT 1997, p. 1454. J'ai ajouté, avec Burkitt, les références bibliques.

⁷⁴ BURKITT 1904a, II, p. 101-102.

⁷⁵ Contrairement à ce qu'affirme LAGRANGE 1920, p. 338. Mais à l'instar de SMITH LEWIS 1904, II, p. 236-237, Lagrange ne fait pas la distinction entre le banquet et la noce : tous deux traduisent par banquet et donc ne rendent plus visible la distinction faite entre les deux récits évangéliques.

- « ne nous amène pas (ܘܠܗܘܢ ܘܠܗܘܢ) à la tentation » au lieu de « ne nous fais pas entrer (ܘܠܗܘܢ ܘܠܗܘܢ) dans la tentation ».

Si, comme Burkitt l'a démontré, les *Actes de Thomas* ne suivent pas le *Diatessaron*, ils ne peuvent suivre que la Curetonienne (même si les deux textes, *Diatessaron* et Curetonienne, sont identiques). L'argumentation est assez subtile, mais l'hypothèse est confirmée par trois autres points de contact remarquables : l'emploi de ܘܠܗܘܢ en Lc 12, 36 (« lorsqu'il quittera la noce ») correspond à S et C au lieu de ܘܠܗܘܢ (« lorsqu'il reviendra de la noce » P) ; de même, quand *Actes de Thomas* 59, 3 renvoie aux ποικίλαις νόσοις de Mt 4, 24, il emploie l'expression « maladies pénibles/chroniques » (ܘܠܗܘܢ ܘܠܗܘܢ) comme en S et C alors que la Peshitta utilise « maladies diverses » (ܘܠܗܘܢ ܘܠܗܘܢ) ; enfin, dernier exemple, la liste des apôtres reprise au début des *Actes de Thomas* (n° 1) correspond à celle de S en Mt 10, 2-4 et à celle-là seulement⁸². Les *Actes de Thomas*, qui nous sont parvenus en syriaque (langue originale) et en grec, ont été « rédigés sans doute à Édesse dans la première moitié du III^e siècle »⁸³. On sait donc que les vieilles versions syriaques étaient connues au début du III^e siècle. C'est l'hypothèse qui prévaut aujourd'hui.

Les rapports avec les autres versions

Une troisième voie pour dater la vieille version syriaque fait intervenir deux autres versions, à savoir la Peshitta de l'Ancien Testament et surtout le *Diatessaron*.

La Peshitta de l'Ancien Testament

Burkitt est le premier à avoir montré que les Évangiles séparés dépendent de l'Ancien Testament syriaque⁸⁴. La dépendance est en particulier visible dans les généalogies, où les noms apparaissent sous leur forme sémitique correcte, et non sous leur forme grecque⁸⁵ (les généalogies sont absentes du *Diatessaron*), mais aussi dans les citations de l'Ancien Testament⁸⁶. La Peshitta de l'Ancien Testament étant pour l'essentiel une traduction directe de l'hébreu faite par des savants juifs et acceptée, peut-être après légère révision sur la LXX, par la plus ancienne

⁸² BURKITT 1904a, II, p. 104 ; POIRIER & TISSOT 1997, p. 1331 (en note).

⁸³ POIRIER & TISSOT 1997, p. 1324.

⁸⁴ BURKITT 1904a, II, p. 201-206.

⁸⁵ SCHWEN 1911 ; BURKITT 1911-1912.

⁸⁶ Voir aussi JOOSTEN 1990 ; JOOSTEN 1995, p. 25-27 et WILSON 2002, p. xxxviii-xlvi. Les exemples avancés en sens contraire par WILDEBOER 1880, p. 34-35 et BAETHGEN 1885, p. 31, sont trop ténus pour être convaincants (voir supra).

communauté chrétienne d'Édesse vers la fin du II^e siècle, la vieille syriaque, qui la suit pour les généalogies et pour les citations vétéro-testamentaires des Évangiles, doit lui être postérieure.

Le *Diatessaron*

Avant d'en venir au *Diatessaron*, une remarque préliminaire s'impose. À l'époque où la plupart des recherches ont été menées sur les rapports entre la vieille version syriaque et le *Diatessaron*, la connaissance de ce dernier était moins avancée qu'aujourd'hui. On connaissait le *Diatessaron* par une traduction latine de la version arménienne du commentaire d'Éphrem⁸⁷, et par la version arabe du *Diatessaron* dans l'édition de Ciasca, elle-même accompagnée d'une traduction latine. Les travaux de Leloir, à partir des années 1950, ont rendu caduques bien des réflexions menées par ces devanciers⁸⁸.

Avec le *Diatessaron*, dont la composition par Tatien peut être située vers 170 de notre ère, nous avons un point de repère historique solide. La question est de savoir alors si la vieille version syriaque précède ou suit le *Diatessaron*. Sur cette difficile question qui a commencé à être abordée dès la publication de la Curetonienne, trois théories sont en présence : soit la vieille version syriaque précède le *Diatessaron*, soit la vieille version syriaque lui est postérieure, soit l'un de ses deux témoins, la Sinaïtique, précède le *Diatessaron*, l'autre, la Curetonienne, le suit.

Une manière de présenter ici la problématique aurait été de passer en revue chronologiquement les auteurs avec leurs arguments⁸⁹. La présentation aurait été fastidieuse étant donné les nombreuses répétitions inévitables dans ce genre de présentation. J'ai préféré opter

⁸⁷ AUCHER & MOESINGER 1876 ; CIASCA 1888 (voir aussi la contribution de J. Joosten au présent volume).

⁸⁸ Voir déjà supra les notes que j'ai ajoutées à l'analyse du Notre Père par Burkitt.

⁸⁹ A la manière de ce qu'a fait LENZI 1998, pour qui la recherche s'est développée en trois grandes phases. La première phase du débat se déroule entre 1858 et 1888, après la publication de la Curetonienne, et oppose en particulier Zahn et Baethgen. Elle débouche sur l'affirmation de l'antériorité du *Diatessaron* sur la Curetonienne. La découverte de la Sinaïtique a relancé la discussion. S'ouvre alors, à partir de 1895, une nouvelle phase qui va durer environ un siècle et voir s'opposer en particulier Burkitt, Bewer, Hjelt, Lewis, Torrey, Kahle, Vogels, Vööbus et Black. Elle aboutit au consensus actuel en faveur de l'antériorité du *Diatessaron* sur la vieille syriaque. Les travaux de Bertrand et Howard en 1980 inaugurent la troisième phase qui va ébranler les certitudes concernant le *Diatessaron*, en montrant que d'autres harmonies ont eu cours avant celle de Tatien. Pour une rapide présentation de la question des rapports entre les vieilles syriaques et le *Diatessaron*, voir METZGER 1977, p. 45-48.

pour un exposé systématique des principaux arguments avancés en faveur des différentes hypothèses.

Le premier argument est un argument de critique textuelle. Il consiste à analyser une série de lieux variants de la vieille version syriaque et du *Diatessaron* dans le but de mettre en lumière la chronologie relative des deux formes du texte. Zahn et Baethgen, à la suite de Cureton, y ont eu largement recours dans leur évaluation de la Curetonienne, le seul témoin qu'ils connaissaient de la vieille version syriaque. Burkitt et Smith Lewis ont fait de même pour la Sinaïtique ou pour les deux.

Il est impossible ici d'entrer dans le détail des variantes. Reprenons seulement quelques-unes des différences massives qui ont été repérées. Le verset attestant la présence de l'ange à la piscine de Béthesda en Jn 5, 4 est absent de la vieille version syriaque et présent dans le *Diatessaron*. On conçoit difficilement que l'épisode ait été sciemment supprimé par l'auteur de la vieille version syriaque ; ce dernier doit donc être antérieur au *Diatessaron*. Dans la Sinaïtique, l'ordre des versets en Jn 18, 13-24 (qui relatent comparution de Jésus devant le grand-prêtre Anne) est meilleur que celui des manuscrits grecs ; l'auteur de la vieille version syriaque ne peut avoir pris cela du *Diatessaron*, qui doit donc être postérieur. La parole du Christ en croix en Lc 23, 34a (« Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ») est absente de la Sinaïtique et présente dans le *Diatessaron*. Pourquoi l'auteur de la vieille version syriaque aurait-il supprimé cette admirable parole s'il l'avait lue dans le *Diatessaron* ? La même observation peut être faite à propos de la mention de la sueur de sang en Lc 22, 43-44, deux versets absents de la Sinaïtique mais attestés par le *Diatessaron*. La finale longue de Mc (16, 9-20) est absente de la Sinaïtique, mais pas dans le *Diatessaron*⁹⁰. Pourquoi l'auteur de la vieille version syriaque l'aurait-il supprimée s'il l'avait trouvée dans le *Diatessaron* ?

On peut faire quelques observations sur cette recherche qui part de la critique textuelle.

1. Zahn⁹¹ a choisi une cinquantaine de lieux variants pour prouver l'antériorité de la vieille version syriaque sur le *Diatessaron*. Baethgen⁹² a démolí chacune des observations de Zahn, a fait le choix d'autres lieux variants et a abouti à la conclusion inverse que le *Diatessaron* précède la vieille version syriaque. Même si en fin de compte Zahn s'est déclaré

⁹⁰ Comme on peut le voir, dit BURKITT 1904a, II, p. 194, par les allusions dans Aphraate et la *Doctrine d'Addai*.

⁹¹ ZAHN 1881, p. 225-232.

⁹² BAETHGEN 1885, p. 72-95.

convaincu par les arguments de Baethgen, on voit que la méthode ne permet pas de conclure de façon définitive. Dans cette même ligne, on peut opposer plus récemment Joosten et Wilson. Le premier, on l'a vu plus haut, à partir d'une série de lieux variants montre que la Sinaïtique et la Curetonienne ont en commun des leçons qui ne s'expliquent que par une mauvaise compréhension du grec. Le second, à partir d'une autre série de lieux variants, entend montrer que l'auteur de la vieille version syriaque a travaillé, non pas sur le grec, mais sur un modèle araméen⁹³. On pourra toujours reprocher aux auteurs le choix qu'ils ont fait des lieux variants, plus précisément d'avoir choisi des lieux variants en fonction d'une hypothèse préconçue. Du point de vue méthodologique, la méthode employée en 1994 par Lyon est meilleure⁹⁴. Au lieu de choisir tout au long des quatre Évangiles une série de lieux variants, il analyse des péripécies entières tirées de chacun des quatre Évangiles (Mt 18, 1-20 ; Mc 7, 31-37 ; 10, 17-25 ; Lc 16, 19-31 et Jn 3, 1-15). Toutes les données (*Diatessaron*, vieilles versions syriaques et Peshitta) sont alors prises en compte, dans quelque sens qu'elles aillent. Il échappe ainsi davantage au reproche de subjectivité. À l'encontre du consensus actuel, il aboutit même à la conclusion que la vieille version syriaque est antérieure au *Diatessaron*⁹⁵. Subjectivité dans le choix des variantes, mais aussi dans l'analyse. Telle traduction semble à l'un plus ancienne. Telle expression possède pour l'autre une saveur sémitique plus prononcée : il la considère donc comme plus ancienne. On pourrait multiplier ces formulations vagues.

2. On a reconnu, depuis Burkitt déjà, que les deux témoins que sont la Sinaïtique et la Curetonienne n'étaient pas des représentants purs de la vieille version syriaque. En effet, entre le moment où la vieille version syriaque a été réalisée et la copie des deux témoins qui nous en sont parvenus, deux siècles se sont écoulés. Un temps suffisant pour qu'il ait pu y avoir contamination entre ces témoins et le *Diatessaron*. On admet en effet que dans la Sinaïtique et surtout la Curetonienne des leçons diatessariques se sont réintroduites avec le temps.

3. Certaines des observations⁹⁶ sont parfois faites en ne considérant que les deux formes du syriaque, sans prendre suffisamment en compte

⁹³ WILSON 2002, p. liii-lxii.

⁹⁴ LYON 1994.

⁹⁵ WILLIAMS 2004, p. 12-13, se prononce aussi, mais avec prudence, en faveur de l'antériorité des vieilles versions syriaques sur le *Diatessaron*.

⁹⁶ En particulier celles que Smith Lewis a faites à propos de Jn 5, 4 ; Lc 23, 34a et la finale longue de Mc.

la multiplicité des variantes et des types de texte du grec, une multiplicité qui vient souvent brouiller les pistes.

Il y a cependant un type de variantes qui mérite toute l'attention. Ce sont les leçons harmonisantes. Déjà Cureton avait repéré la présence de telles leçons dans la Curetonienne, en Lc principalement, mais aussi en Mt, et même en Jn⁹⁷. Zahn et Baethgen ont fourni d'autres exemples⁹⁸. Bewer a été parmi les premiers à en identifier certaines dans la Sinaitique⁹⁹. Vogels a été le seul à se livrer à une analyse systématique de ces leçons¹⁰⁰ ; il a recensé 1605 cas (546 en Mt, 466 en Mc, 550 en Lc et 43 en Jn) dans la Sinaitique et la Curetonienne. Plus récemment Howard et Joosten ont examiné certaines de ces leçons harmonisantes de la Sinaitique et de la Curetonienne (le second en puisant ses exemples chez Mt¹⁰¹). Voici quelques exemples de ces leçons harmonisantes en Lc 8.

- Lc 8, 10 S et C : « À vous il est donné de connaître les mystères du Royaume de Dieu, mais à ceux du dehors *il n'est pas donné de connaître, pour cette raison* (= Mt 13, 11) cela leur est dit en paraboles ».
- Lc 8, 18 C : « Faites donc attention à la manière dont vous écoutez. Car à celui qui a, il sera donné *et il sera dans la surabondance* (= Mt 13, 12) ».
- Lc 8, 19 C : « Vinrent auprès de lui sa mère et ses frères *et ils se tenaient dehors* (= Mt 12, 46), mais ils ne pouvaient le voir à cause de la foule ».
- Lc 8, 27 C : « Comme il descendait à terre, vint à sa rencontre un homme de la ville qui avait des démons. Depuis longtemps il ne portait plus de vêtements et ne demeurait pas dans une maison mais dans les tombeaux *poussant des cris et se déchirant avec des pierres* (= Mc 5, 5) ».
- Lc 8, 43 C : « Il y avait là une femme qui souffrait d'hémorragies depuis douze ans ; elle avait dépensé tout son avoir en médecins et aucun n'avait pu la guérir ; *elle se disait en elle-même : si seulement j'allais toucher les vêtements de Jésus, je serais sauvée* (= Mc 5, 28) ».

⁹⁷ CURETON 1858, p. lxvi-lxvii, énumère les additions qui apparaissent dans les passages suivants de la Curetonienne : Lc 8, 10.13.18.19.27.33.39.43.45.52 ; 9, 17.29.40 ; 11, 17.47.51 ; 12, 29 ; 17, 23 ; 18, 19.30 ; 22, 34.38 ; 23, 37 ; Mt 4, 11.24 ; 10, 33 ; 19, 29 ; 21, 9.13 ; Jn 4, 50 ; 5, 8 ; 6, 10. Ou encore l'utilisation en Lc d'un terme emprunté à un autre : Lc 7, 35 ; 8, 2.10.13.30.50 ; 9, 12.27.35.38 ; 11, 17.36.46.47 ; 22, 42 ; 23, 46. Rappelons qu'en Mc la Curetonienne n'est attestée qu'à partir de 16, 17.

⁹⁸ ZAHN 1881, p. 225ss ; BAETHGEN 1885, p. 73-76.

⁹⁹ BEWER 1900, p. 87-88.

¹⁰⁰ VOGELS 1911, p. 71-140.

¹⁰¹ HOWARD, 1980 ; JOOSTEN 1995, p. 13-15.

Alors qu'on s'attend à trouver des leçons harmonisantes chez Tatien, en principe elles ne devraient pas apparaître dans les Évangiles séparés. Si on en trouve, elles ne peuvent provenir que du *Diatessaron* qui doit donc être antérieur aux vieilles versions syriaques¹⁰². Sur ce point Vogels a développé une hypothèse originale¹⁰³. Pour lui, le fait que la Sinaïtique et la Curetonienne contiennent des leçons harmonisantes en quantité variable et à des endroits différents est l'indice que ces leçons se trouvaient déjà dans la vieille version syriaque et qu'elles ont été progressivement éliminées. La Curetonienne ayant davantage de ces leçons harmonisantes que la Sinaïtique, et la Curetonienne étant à son avis plus ancienne que la Sinaïtique, Vogels voit l'histoire du texte de la vieille version syriaque comme un processus d'élimination progressive des tatianismes¹⁰⁴. Des voix se sont cependant élevées pour souligner que les leçons harmonisantes ne doivent pas nécessairement toutes provenir du *Diatessaron*. Elles naissent en effet sous la plume des copistes. Le phénomène est attesté dans la tradition grecque. Il n'est pas nécessaire de les attribuer à l'auteur de la vieille version syriaque : elles peuvent avoir été le fait de ses copistes ultérieurs, en particulier ceux qui ont donné naissance aux témoins que nous connaissons¹⁰⁵. Et celles que l'on peut déceler dans le travail original du premier traducteur peuvent éventuellement provenir du modèle grec utilisé. Malgré ces objections, déjà formulées anciennement¹⁰⁶, l'argument qui fait intervenir les leçons harmonisantes a convaincu des générations de critiques. Des doutes sur la force de l'argument ont toutefois commencé à apparaître avec les travaux de Bertrand et Howard parus en 1980¹⁰⁷. Ils ont en effet montré que l'idée d'une harmonie des Évangiles était dans l'air au II^e siècle. Bertrand a fait l'hypothèse qu'avant Tatien existait déjà une harmonie des Évangiles, l'*Évangile des Ébionites* composé dans la première moitié du II^e siècle. Howard a étudié les leçons harmonisantes dans les vieilles versions syriaques et a établi quelques distinctions. Il a classé les leçons harmonisantes en trois groupes : celles attestées dans le *Diatessaron*, celles absentes du *Diatessaron*, et celles présentes dans le *Diatessaron*, mais

¹⁰² À moins qu'il ne s'agisse, comme le pense HOLZHEY 1896, p. 36-47, d'une rétro-influence du *Diatessaron*. Holzhey soutient en effet l'antériorité de la Sinaïtique, mais pense que dans le cours de la transmission de la vieille version syriaque des leçons diatessariques s'y sont introduites.

¹⁰³ VOGELS 1911.

¹⁰⁴ VOGELS 1911, p. 142.

¹⁰⁵ BEWER 1900, p. 86-89 ; WEIR 1969, p. xxii-xxiii.

¹⁰⁶ Ainsi BURKITT dans le *Guardian* du 30 octobre 1884.

¹⁰⁷ BERTRAND 1980 ; HOWARD 1980.

déjà attestées chez Justin et chez d'autres Pères de l'Église. Il est donc possible, pour Howard, que les *Mepharreshe* ont emprunté certaines formulations harmonisantes à une tradition d'harmonisation antérieure au *Diatessaron*. Le pivot chronologique que l'on croyait si assuré, à savoir la date de composition du *Diatessaron* vers 170, s'est finalement révélé moins solide qu'on ne le pensait.

Zahn avait dans un premier temps opté pour l'antériorité de la Curetonienne sur le *Diatessaron* en se fondant sur l'argument suivant : il est impossible en partant du *Diatessaron* de reconstituer les Évangiles séparés¹⁰⁸. Certes, disait-il, des péripécies entières de Mt et de Jn peuvent être reprises telles quelles, mais ce n'est pas possible pour Lc. On lit encore l'argument dans certains ouvrages de référence actuels¹⁰⁹. Il n'est pourtant pas difficile de contrer l'argument : pourquoi supposer que l'auteur de la vieille version syriaque n'a utilisé que le *Diatessaron* ? Il a dû se servir surtout de modèles grecs. Mais habitué qu'il était à lire et à entendre dans la liturgie le texte du *Diatessaron*, c'est le libellé syriaque de ce dernier qui revient naturellement sous sa plume.

Baethgen pour confirmer son hypothèse que la Curetonienne est postérieure au *Diatessaron* fait appel à la théologie¹¹⁰. Il décèle en effet un certain nombre de leçons à caractère dogmatique qui s'enracinent dans les conceptions encratites de Tatien : on trouve en particulier de part et d'autre des formulations visant à préserver la virginité de la mère de Jésus. La vieille version syriaque aurait emprunté ces formulations au *Diatessaron*. L'exemple le plus frappant est Mt 1, 16 Ἰακώβ δὲ ἐγέννησεν τὸν Ἰωσήφ τὸν ἄνδρα Μαρίας « Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie »] ܩܘܠܘܬܐ ܕܝܫܐܘܐ ܕܝܘܫܘܥ ܕܝܘܫܘܥ ܕܝܘܫܘܥ ܕܝܘܫܘܥ ܕܝܘܫܘܥ ܕܝܘܫܘܥ (« Jacob engendra Joseph à qui était promise la vierge Marie »).

Dans cette même ligne, Bewer, qui lui connaît aussi la Sinaïtique, précise les relations entre les témoins de la vieille version syriaque et le *Diatessaron* en supposant que la Sinaïtique est antérieure au *Diatessaron* et la Curetonienne postérieure à ce dernier¹¹¹. Il fait observer que les arguments en faveur de l'antériorité de la Sinaïtique ne valent pas pour la Curetonienne. Et précisément dans les passages où les choix dogmatiques interviennent (Mt 1, 19-25), la Curetonienne est si proche du *Diatessaron* que la seule conclusion possible est : la Curetonienne est basée sur le *Diatessaron*. Elle contient en outre la finale longue de Mc,

¹⁰⁸ ZAHN 1881, p. 225-232 ; voir aussi BEWER 1900, p. 82.

¹⁰⁹ Voir METZGER 1977, p. 46.

¹¹⁰ BAETHGEN 1885, p. 93-95 ; voir aussi BEWER 1900, p. 83-84.

¹¹¹ BEWER 1900, p. 90.

ainsi que l'épisode sur la sueur de sang en Lc 22, 43-44, comme dans le *Diatessaron*. L'ordre chronologique est donc : Sinaitique – *Diatessaron* – Curetonienne – Peshitta.

Se fondant également sur des arguments théologiques, Lenzi en est arrivé à une position originale. Pour lui les vieilles versions syriaques et le *Diatessaron* sont des œuvres totalement indépendantes l'une de l'autre. Dans la question de la naissance virginale de Jésus et de la paternité légale de Joseph, les deux œuvres ont des positions opposées ; de même sur la question de l'enkratisme : cette position apparaît dans le *Diatessaron*, mais pas dans les vieilles versions syriaques¹¹².

On s'est fondé également sur l'enracinement profond du *Diatessaron* dans l'Église syriaque pour affirmer son antériorité. Comment en effet le *Diatessaron* aurait-il pu jouir d'une telle prééminence et d'une telle diffusion dans l'Église syriaque s'il n'avait pas été, chez les Syriens, la première forme utilisée des Évangiles ? S'il est apparu après, comment expliquer qu'il ait complètement évincé les Évangiles séparés¹¹³ ? Bewer¹¹⁴ fait toutefois observer que rien ne prouve que les Évangiles séparés ont cessé d'être utilisés. Et les travaux de Vööbus semblent lui donner raison : Vööbus a en effet découvert des traces d'utilisation des vieilles versions syriaques jusqu'à la conquête arabe¹¹⁵. De plus une harmonie a beaucoup d'avantages pratiques, en particulier dans la liturgie, et cela seul peut expliquer sa large diffusion. Enfin, dit encore Vööbus, est-il vraisemblable que la première communauté chrétienne syriaque ait dû attendre le troisième quart du II^e siècle pour disposer d'un texte évangélique ? Si on pense qu'un texte évangélique¹¹⁶ a existé avant

¹¹² On a beaucoup utilisé le passage de Lc 2, 36 où la Sinaitique affirme qu'Anne n'est restée que sept jours (au lieu de sept ans d'après le grec) avec son mari après sa virginité, pour y déceler des tendances encratites. LENZI 2006a, p. 142, y voit non pas une exhortation à la virginité, mais plutôt un signe de compassion envers cette femme qui n'est restée que sept jours avec son mari avant de devenir veuve.

¹¹³ Comme l'affirme BURKITT 1904a II, p. 165.

¹¹⁴ BEWER 1900, p. 81-82.

¹¹⁵ VÖÖBUS 1951, p. 37-43. BLACK 1972, p. 132, souligne que, lorsque Théodoret, évêque de Cyr (entre 423 et 457), demande qu'on élimine tous les exemplaires du *Diatessaron* et qu'ils soient remplacés par un tétraévangile, rien n'indique que le nouveau texte soit la Peshitta ; il s'agirait bien plutôt d'un texte « presque certainement identique au type de texte et de traduction des Évangiles séparés dont deux copies ont survécu dans la Sinaitique et la Curetonienne ».

¹¹⁶ Et pas seulement un ensemble de péricopes utilisées dans la liturgie, comme le proposait HAASE 1920, ainsi p. 270 : « Je considère donc comme hautement probable que les premiers missionnaires d'Édesse avaient réalisé des traductions syriaques

le *Diatessaron*, il faut encore s'interroger sur sa forme. S'agit-il nécessairement d'un tétraévangile, comme le pensent Bewer, Hjelt et Torrey¹¹⁷ ? Vööbus n'en est pas convaincu¹¹⁸. À d'autres endroits de la chrétienté, dit-il, un seul livre était utilisé : l'Évangile des Égyptiens en Égypte (selon Clément d'Alexandrie)¹¹⁹, une version révisée de Matthieu en Palestine (selon Irénée)¹²⁰, l'Évangile de Jean dans certaines communautés d'Asie Mineure (d'après le Canon de Muratori)¹²¹. Marcion n'admettait que Luc, et Valentin seulement Jean. Il faut se souvenir aussi qu'Irénée¹²² a eu toutes les peines du monde à imposer l'utilisation des quatre Évangiles. Vööbus pense que les premiers Chrétiens de Mésopotamie et de Perse ont utilisé l'Évangile des Hébreux connu par Hégésippe, Eusèbe et Jérôme, et non un tétraévangile, les *Mepharreshe*.

Les caractéristiques linguistiques de la vieille version syriaque

Lyon a été le dernier en date à souligner le caractère archaïque de la langue de la vieille version syriaque et en particulier de la Sinaïtique¹²³. Mais déjà Cureton et Burkitt ont noté que les vieilles versions syriaques utilisent des mots et des constructions absents du syriaque littéraire standard (au mieux représenté par Aphraate, par exemple). Schulthess, Torrey, Kahle, Beyer, Black et Joosten ont discuté le phénomène, mais ne sont pas arrivés aux mêmes conclusions¹²⁴. Pour les uns (Burkitt), les 'anomalies linguistiques' de la Sinaïtique sont des vestiges d'une forme plus ancienne du syriaque. Pour d'autres (Torrey, Black), certaines de ces caractéristiques linguistiques, qui ne semblent attestées qu'en araméen palestinien, plaident en faveur d'une origine palestinienne du ou des auteurs de la vieille version syriaque¹²⁵. Beyer a montré qu'il y avait au moins deux sortes d'anomalies dans la vieille version syriaque : celles qui

pour l'utilisation liturgique, et que le *Diatessaron* ne représente donc pas la première traduction syriaque des évangiles ».

¹¹⁷ BEWER 1900, p. 90-91, 353-356 ; HJELT 1903, p. 157ss ; TORREY 1936, p. 277.

¹¹⁸ VÖÖBUS 1951, p. 16-17, où on lira les références aux auteurs patristiques. Voir aussi VÖÖBUS 1951a.

¹¹⁹ CLEM. ALEX., *Stromates* (éd. O. STÄHLIN 1907, p. 225, 238).

¹²⁰ IRÉNÉE, *Hérésies* I, 26 ; III, 11.

¹²¹ *Florilegium patristicum*, (éd. G. RAUSCHEN 1905, t. III, p. 24s).

¹²² IRÉNÉE, *Hérésies* III, 11.

¹²³ LYON 1994. Ses observations sont résumées p. 197-200.

¹²⁴ SCHULTHESS 1905-1906 ; SCHULTHESS 1922 ; TORREY 1936, p. 245-270 ; KAHLE 1959² ; KAHLE 1960 ; BEYER 1966 ; BLACK 1972 ; JOOSTEN 1991 ; JOOSTEN 1992 ; JOOSTEN 1994.

¹²⁵ TORREY 1936, p. 245.

proviennent de l'araméen plus ancien (araméen d'empire)¹²⁶ et un petit nombre qui semblent être occidentales. Pour d'autres encore (Joosten), les anomalies proviennent de Tatien qui a incorporé dans son travail des textes judéo-araméens repris ensuite par les vieilles versions syriaques.

Joosten énumère en particulier dix-sept items qu'il considère comme étant de l'araméen occidental. Certains le sont en effet dit Lyon¹²⁷ : ܐܒܒܐ 'abba pour « mon Père », l'équivalence « vivre – être sauvé » (ܗܝܐ haya)¹²⁸, l'emploi de ܢܝܫܐ niso au lieu de ܐܘܬܐ 'oto pour « miracle », l'utilisation des emprunts judéo-chrétiens que sont ܫܠܝܗܘ šeliho « apôtre », ܬܠܡܝܕܐ talmido « disciple », ܓܢܢܐܬܐ gannat 'eden « paradis ». Mais d'autres ne sont certainement pas palestiniens : ܠܝܬ layt + pronom personnel séparé équivalent de la copule négative « je ne suis pas »¹²⁹, ou ܫܠܗ šelah au sens de « envoyer quelqu'un »¹³⁰. Certains de ces palestiniens proviennent probablement de Palestine, soit qu'ils aient été conservés dans le kérygme oral utilisé dans les plus anciennes assemblées de langue araméenne, soit qu'ils aient été empruntés à des textes judéo-chrétiens écrits en araméen judéen (oriental ou occidental). Tatien semble avoir parfois traduit littéralement de tels documents et on ne peut pas exclure la possibilité que les *logia* judéo-araméens circulaient dans la vallée de l'Euphrate.

Lyon a signalé en outre la présence d'éléments qui ne sont ni édesséniens, ni palestiniens, ni des vestiges d'araméen d'empire¹³¹. L'exemple le plus parlant, mais pas le seul¹³², est l'adverbe ܐܝܠܐ 'ayl^oko « où » utilisé vingt fois par la Sinaitique et qui ne revient pas ailleurs. La Curetonienne et la Peshitta l'ont chaque fois remplacé. Cette forme dialectale est enracinée dans la langue du plus ancien traducteur des Évangiles syriaques, à savoir dans un dialecte araméen très proche du dialecte d'Édesse, sans pour autant lui être identique.

¹²⁶ Qu'il s'agisse de vestiges de l'araméen d'empire n'a rien d'étonnant dans le cas de textes écrits avant que le dialecte d'Édesse devienne langue littéraire.

¹²⁷ LYON 1994, p. 198-199.

¹²⁸ Voir déjà TORREY 1936, p. 264 (qui renvoie à DALMAN 1905, p. 353). En revanche, pour LENZI 2006a, cet emploi s'enracine plus largement dans le nord-ouest sémitique.

¹²⁹ Voir NÖLDEKE §302.

¹³⁰ Aphraate l'utilise trois fois sur une page, voir *Patrologia Syriaca* II, col. 100, l. 8, 16 et 25.

¹³¹ LYON 1994, p. 199-200.

¹³² Voir aussi l'emploi de ܡܢܝܢܐ men yattir en Mc 7, 37, l'emploi réflexif de ܠܒܐܫ lebaš en Lc 16, 19, ainsi que l'orthographe particulière de bon nombre de mots listés dans Burkitt.

Pour Lyon, nous n'avons aucun texte syriaque qui puisse égaler en archaïsme la Sinaïtique. Une comparaison avec les citations du *Diatessaron* montre, d'après lui, que la langue de la Sinaïtique est aussi plus archaïque que celle qui apparaît dans les citations bibliques de tous les Pères syriaques. Les nombreux archaïsmes dans la graphie, les formes inhabituelles des suffixes dans la Sinaïtique, qu'on rencontre rarement chez Aphraate (mort vers 344), ne peuvent pas être contemporains ou plus récents que ce dernier. Lyon illustre cela par le cas du pronom personnel indépendant de la première personne du pluriel. Il apparaît sous trois formes : ܢܢܫܢܢ <^enah>nan, ܢܢܢ <h^e>nan et ܢܢ <-nan> directement attaché à un participe. La première correspond à l'orthographe de l'araméen ancien, la seconde à celle du syriaque édessénien, la troisième est aussi acceptée en édessénien mais moins commune dans la Bible bien qu'elle soit fréquente chez les écrivains du v^e siècle. Voici le tableau des fréquences dressé par Lyon¹³³ :

	ܢܢܫܢܢ	ܢܢܢ	ܢܢ
Sinaïtique	85	3	0
Curetonienne	35	14	0
Peshitta	6	72	19
[<i>Diatessaron</i>]	9	22	6]

La forme la plus longue ne se trouve que dans les manuscrits les plus anciens. La vocalisation de la Peshitta indique une prononciation identique pour les trois formes (comme signalé ci-dessus), mais elle reflète en cela une pratique plus tardive. Les trois formes se rencontrent au iv^e siècle chez Aphraate et Éphrem, tant dans leurs citations bibliques que dans leurs écrits originaux. L'orthographe de la Sinaïtique n'a vraisemblablement pas été normalisée, car sur d'autres points elle fluctue. Par ailleurs la Sinaïtique manifeste déjà des indices d'une révision ultérieure en fonction des standards du syriaque. Dès lors, l'absence complète de la troisième forme et les rares occurrences de la deuxième orientent vers une date de composition où seule la première était employée et, peut-être, encore prononcée. L'emploi majoritaire de la forme la plus longue et l'absence de la forme la plus courte ne s'expliquent pas par une date de composition au iv^e, ou même au iii^e siècle, mais par une date plus haute encore. À la suite d'autres, Lyon se prononce en faveur d'une origine juive du traducteur. Rien de surprenant, dit-il, puisque le Christianisme est arrivé dans la vallée de l'Euphrate grâce à des Judéo-chrétiens parlant araméen, peut-être

¹³³ Les chiffres du *Diatessaron* sont notés seulement pour comparaison, car ils reflètent la pratique de plusieurs auteurs, voire de plusieurs siècles.

d'abord via l'Adiabène (selon Kahle et Segal)¹³⁴ ou directement de Palestine (comme l'affirme la tradition syriaque).

Brock, dans son article préliminaire à l'édition des fragments du Nouveau Fonds, signale aussi la présence de caractéristiques archaïques dans ceux-ci¹³⁵. La plupart se retrouve dans les deux autres témoins, mais à des endroits différents. Il signale en particulier le mot *nesse* « signes, miracles », le démonstratif *halok*, la particule 'ud, le maintien du *olaph* initial à l'impératif des verbes 'ezal et 'eto, l'orthographe *mḥ'wt'* avec *olaph* interne et l'attestation exceptionnelle des formes pleines *kwl* et *mṭwl*.

La vieille syriaque et le texte grec des Évangiles

Bien-fondé d'une rétroversion en grec

Puisque la vieille version syriaque est une traduction du grec¹³⁶, certains auteurs ont cru possible de retrouver derrière les formulations de la vieille version syriaque le libellé grec, voire de le reconstituer entièrement.

Baethgen¹³⁷ s'est ainsi livré à une rétroversion grecque à partir de la Curetonienne¹³⁸. De son côté Merx¹³⁹ a écrit un commentaire des Évangiles fondé uniquement sur le texte de la Sinaïtique qu'il considère comme « le plus ancien texte connu des Évangiles canoniques », la Sinaïtique constituant un témoignage plus ancien que celui des plus anciens manuscrits grecs, car son modèle est un texte grec du II^e siècle. Merx considère en outre que la Sinaïtique est une traduction *verbatim* du grec, alors que Baethgen avait clairement montré que ce n'était pas le cas. Plus prudent que Merx, Baethgen commence par une longue introduction cherchant à justifier ses choix en se fondant sur une analyse détaillée de la manière dont le traducteur syriaque aborde son modèle grec. Bien avant l'analyse purement descriptive de Joosten consacrée aux

¹³⁴ KAHLE 1959, p. 277-278 ; SEGAL 1970. L'Adiabène est la région de Mésopotamie située entre le Grand Zab et le Petit Zab, deux affluents du Tigre, autour d'Arbèles.

¹³⁵ Brock 2016, p. 12-13.

¹³⁶ WILSON 2002, p. liii-lxii, pense plutôt à un original araméen.

¹³⁷ BAETHGEN 1885.

¹³⁸ CURETON 1848, p. xciii, considérait que, pour l'Évangile de Mt, le texte syriaque représentait « les termes et les expressions que l'apôtre lui-même avait employés », un optimisme vite étouffé par BURKITT 1904a II, p. 16, qui notait déjà que le dialecte syriaque d'Édesse est différent de l'araméen de Palestine.

¹³⁹ MERX 1897-1911 (le premier volume est consacré à une traduction allemande de la Sinaïtique, les trois suivants au commentaire suivi des Évangiles).

techniques de traduction des vieilles versions syriaques et de la Peshitta de Mt¹⁴⁰, Baethgen a été ainsi le premier à systématiser les caractéristiques de la traduction des vieilles versions syriaques. Certes il n'a travaillé que sur la Curetonienne, la seule version qu'il connaissait à l'époque, mais ses remarques valent en grande partie aussi pour la Sinaitique et elles n'ont rien perdu de leur pertinence. Il aboutit à cette conclusion que la traduction a été faite à une époque où le sens avait plus d'importance que la lettre. Il reproche d'ailleurs à ses devanciers, Crowfoot, Wildeboer et Tregelles, soit de ne pas avoir reconnu que le traducteur s'était davantage laissé guider par le génie de sa propre langue plutôt que par la fidélité au texte grec, soit de s'être appuyé sur des observations incomplètes¹⁴¹. Après le relevé des variations orthographiques¹⁴², finalement sans grande portée, Baethgen entre dans le détail des observations¹⁴³. J'en reprends ici les grandes lignes avec quelques-uns de ses exemples. On complètera aisément les observations de Baethgen par celles de Joosten pour Mt et de Carrega pour Lc¹⁴⁴.

1. En général la traduction d'un texte aussi facile que celui des Évangiles n'a pas dû causer de grandes difficultés. Le sens du texte évangélique a donc été bien rendu. Il est toutefois des passages que le traducteur n'a pas compris, qu'il a mal découpés ou mal accentués.

- Lc 12, 58 δὸς ἐργασίαν] ܠܘܟܘܢ ܠܐ ܥܘܢ « donne-lui l'avantage » : le latinisme (*operam dare*) n'a pas été compris (« fais en sorte d'en avoir fini avec lui »).
- Lc 14, 18 ἀπὸ μιᾶς] ܠܘܟܘܢܐ (« aussitôt ») : le sens est « unanime-ment ».

¹⁴⁰ JOOSTEN 1995.

¹⁴¹ Pour lui le travail de Crowfoot (CROWFOOT 1870) est sans valeur du point de vue critique. Son jugement est plus nuancé pour Wildeboer (WILDEBOER 1880) qui a analysé les écarts de la Curetonienne par rapport à la Peshitta. Wildeboer classe ces derniers sous les catégories suivantes : écarts qui sont de simples fautes, variations linguistiques, variations exégétiques, ajouts, omissions, modifications dogmatiques, écarts dans les citations de l'Ancien Testament, parenté avec des manuscrits grecs, écarts dus au hasard. Les observations sont loin d'être complètes. C'est aussi le reproche qu'il fait au travail de Tregelles (TREGELLES 1857) qui a inclus dans son édition du Nouveau Testament des variantes de la Curetonienne. Non seulement il n'en a noté qu'une petite partie (dont il n'a pas toujours donné la restitution en grec ; pour les cas difficiles il se contente d'une traduction latine), mais il a considéré comme variantes ce qui en réalité n'en était pas ; de plus sa mauvaise connaissance du syriaque est plus d'une fois visible (exemples dans BAETHGEN 1885, p. 3).

¹⁴² Voir aussi WILSON 2002, p. xxix-xxx.

¹⁴³ BAETHGEN 1885, p. 11-32.

¹⁴⁴ JOOSTEN 1995 ; CARREGA 2013.

- Lc 19, 44 τῆς ἐπισκοπῆς σου] ܕܥܘܠܡܐ « de ta grandeur » au lieu de « de ta visite » (ܕܥܘܠܡܐܝܢܐ) ; le mot a été compris au sens de « charge, fonction, dignité »¹⁴⁵.
- Lc 23, 9 ἐν λόγοις ἱκανοῖς] ܕܥܘܠܡܐ « avec des paroles sages », au lieu de « avec force paroles » ; le traducteur ne connaît pas le sens de ἱκανός ici.
- Mt 4, 24 τοὺς κακῶς ἔχοντας ποικίλαις νόσοις] le traducteur a rendu l'expression « maladies diverses » par « maladies chroniques » (ܕܥܘܠܡܐ). L'exemple a déjà été cité plus haut.
- Jn 4, 38 a été mal découpé : il a lu ἀλλ' οἱ κεκοπιάκασιν (ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ, « mais ceux qui ont peiné ») au lieu de ἄλλοι κεκοπιάκασιν (« d'autres ont peiné »).
- Jn 6, 63¹⁴⁶ ἡ σὰρξ οὐκ ὠφελεῖ] au lieu de l'article ἡ il a lu la conjonction ἢ, d'où sa traduction : ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ « ou bien la chair n'est utile en rien »).

2. Ne visant pas à une traduction littérale, le traducteur a souvent rendu le même mot grec par différents mots syriaques.

- ποιέω est rendu habituellement par ܕܥܘܠܡܐ, mais aussi par ܕܥܘܠܡܐ ou ܕܥܘܠܡܐ. On peut comparer la traduction de Jn 5, 19 (ὁ υἱὸς ὁμοίως ποιεῖ « le Fils le fait pareillement ») dans la curetonienne plus libre (ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ « le Fils lui ressemble ») et la Peshitta plus servile (ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ).
- σὰρξ est tantôt rendu par ܕܥܘܠܡܐ tantôt par ܕܥܘܠܡܐ, θέλω par ܕܥܘܠܡܐ ou par ܕܥܘܠܡܐ (Mt 18, 30), ἔνδυμα par ܕܥܘܠܡܐ ou ܕܥܘܠܡܐ. On pourrait multiplier les exemples. La Peshitta est plus cohérente sur ce point.

3. On peut relever nombre d'exemples où la traduction de la Curetonienne a une saveur plus sémitique en comparaison de celle de la Peshitta.

- Mt 1, 25 καὶ οὐκ ἐγίνωσκεν αὐτήν (« mais il ne la connut pas »)] ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ « il vécut avec elle dans la pureté », P : ܕܥܘܠܡܐ.
- Mt 5, 32 παρεκτὸς λόγου πορνείας (« excepté pour cause de fornication »)] ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ « sauf si on a parlé à son sujet d'adultère », P : ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ.
- Lc 10, 17 ἐξ οἰκίας εἰς οἰκίαν (« (ne passez pas) de maison en maison »)] ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ (« d'une maison vers sa compagne »), P : ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ.

¹⁴⁵ Nul besoin de supposer chez le traducteur un attachement à la dignité épiscopale, comme l'affirment CURETON 1858, p. lix et WILDEBOER 1880, p. 23.

¹⁴⁶ « C'est l'esprit qui fait vivre, la chair ne sert de rien ».

4. Souvent un mot grec est traduit par deux mots syriaques pour mieux rendre toutes les nuances du grec. C'est surtout le cas pour les verbes grecs composés.

- Lc 20, 16 μὴ γένοιτο (« que cela ne soit pas » au sens de « jamais de la vie ! »)] ܠܥܡܝ ܠܕܐ ܡܡܢ.
- Lc 24, 15 ἐγγίσας (« s'approchant »)] ܕܗܘܐ...ܠܕܝܢܐ.
- Jn 7, 26 λαλεῖ (« le voilà qui parle ouvertement »)] ܠܠܗܘܐ ܕܦܠܠ. On pourrait traduire « il se met à parler »¹⁴⁷.
- Mt 15, 7 ἐκβάλλεται (« est rejeté »)] ܠܗܘܐ ܕܦܠܠ ܕܗܘܐ ܕܦܠܠ.
- Lc 10, 39 παρακαθεσθεῖσα (« Marie s'étant assise aux pieds du Seigneur »)] ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ (« elle vint et s'assit »).

5. Il arrive aussi fréquemment que le traducteur ajoute des mots absents du grec dans un but de clarification. Point n'est besoin d'y chercher une variante grecque.

- Mc 16, 20 τοῦ κυρίου συνεργοῦντος (« le Seigneur agissant avec eux »)] ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ (« alors que le Seigneur était avec eux *en toutes choses* »).
- Mt 3, 12 τὸ πτύον ἐν τῇ χειρὶ (« la pelle à vanner [est] dans sa main »)] ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ (« *lui qui tient* la pelle à vanner dans sa main »).
- Mt 6, 18 τῷ πατρὶ σου τῷ ἐν τῷ κρυφαίῳ (« ton Père qui [est] dans ce qui est caché »)] ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ (« ton Père *qui sait* dans ce qui est caché »).
- Lc 2, 52 προέκοπτεν σοφία καὶ ἡλικία καὶ χάριτι (« Il avançait en sagesse, en taille et en grâce »)] ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ (« Il grandissait en taille *et croissait* en sagesse et en grâce »).

6. Dans certains cas le traducteur précise par un complément un verbe grec de sens général. Il est inutile de supposer ce complément dans le modèle grec, comme l'a trop souvent fait Cureton.

- Mt 1, 20 τὸ γὰρ ἐν αὐτῇ γεννηθὲν ἐκ πνεύματος ἁγίου (« ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit-Saint »)] ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ (« ce qui a été engendré en elle *a été conçu* de l'Esprit-Saint ») : l'ajout du verbe « a été conçu » en syriaque ne suppose pas la présence d'un même verbe en grec.
- Mt 2, 20 οἱ ζητοῦντες τὴν ψυχὴν τοῦ παιδίου (« ceux qui cherchaient l'âme de l'enfant »)] ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ (« ceux qui cherchaient l'âme de l'enfant *pour le tuer* »).

¹⁴⁷ En donnant au verbe ܦܠܠ un sens inchoatif.

7. Souvent un sujet ou un objet non exprimé ou exprimé seulement par un pronom, est clairement identifié.

- Mt 1, 19 μή θέλων αὐτήν δειγματίσαι (« ne voulant pas la dénoncer publiquement »)] ܡܝܬܐܠ ܫܡܘܥܝܢ ܚܘܡ ܕܡܪܝܡ ܕܠܐ (« ne voulant pas dénoncer publiquement Marie »).
- Mt 1, 20 ἄγγελος κυρίου κατ' ὄναρ ἐφάνη αὐτῷ (« l'Ange du Seigneur lui apparut en songe »)] ܠܘܘܥܐ ܕܠܝܘܬܐ ܕܠܘܠܐ ܕܫܘܠܐ ܡܠ ܡܝܬܐܠܐ (« l'Ange du Seigneur apparut à Joseph en songe »).
- Mt 14, 5 ὅτι ὡς προφήτην αὐτὸν εἶχον (« car ils le prenaient pour un prophète »)] ܕܡܘܠܐ ܡܠ ܘܫܘܥ ܕܡܠܠܐ ܡܠܠܐ ܡܠܠܐ (« car ils tenaient Jean pour un prophète »). On pourrait multiplier les exemples¹⁴⁸.

8. Un mot en apposé explique souvent soit un nom propre soit un substantif :

- Mt 2, 15.19 : « le roi Hérode » au lieu de « Hérode ».
- Mt 3, 5 ; 4, 15 : « le fleuve Jourdain » au lieu de « Jourdain ».
- Mt 8, 2 : « un homme lépreux » (ܡܝܬܐܠ ܘܢ ܡܝܬܐܠܐ) au lieu de « un lépreux ».
- Mt 2, 18 φωνή ἐν Ῥαμὰ ἠκούσθη...Ῥαχήλ κλαίουσα τὰ τέκνα αὐτῆς (« En Rama une voix s'est fait entendre...c'est Rachel qui pleure ses enfants »)] ܫܘܠܐ ܕܠܐ ܕܘܫܘܥ ܕܡܠܠܐ ܕܡܠܠܐ...ܠܘܘܥܐ ܕܠܝܘܬܐ ܕܠܘܠܐ ܕܠܘܠܐ (« En Rama une voix se fait entendre...c'est la voix de Rachel etc. »). Il n'est pas nécessaire de supposer l'existence d'une variante ἢ φωνή τῆς Ῥαχήλ comme le prétend Crowfoot¹⁴⁹.

9. On notera aussi les nombreux ajouts de pronoms personnels, possessifs ou démonstratifs. Ces derniers peuvent correspondre simplement à un article grec.

- Ainsi, en Jn 1, 1, ܠܘܘܥܐ ܘܢܘܘܢܐ pour ὁ λόγος.

10. ܕܐ est parfois ajouté sans qu'il ne faille supposer un πᾶς en grec¹⁵⁰.

- Jn 6, 47 ; 7, 38 ὁ πιστεύων (« celui qui croit »)] ܕܡܝܬܐܠܐ ܕܡܝܬܐܠܐ (« quiconque croit »).
- Lc 11, 10 ὁ ζητῶν εὕρισκει καὶ τῷ κρούοντι ἀνοιγήσεται (« qui cherche trouve et à qui frappe on ouvrira »)] ܕܡܝܬܐܠܐ ܕܡܝܬܐܠܐ ܕܡܝܬܐܠܐ ܕܡܝܬܐܠܐ (« quiconque cherche...à quiconque frappe... »).

¹⁴⁸ À plus d'un endroit l'ajout a été conservé dans la Peshitta.

¹⁴⁹ On comparera avec ce que dit JOOSTEN 1995 de ce passage (voir [supra p. xxx](#)).

¹⁵⁰ Cette rubrique de Baethgen n'est pas pertinente. Il n'y a en effet aucun autre moyen en syriaque de rendre le grec que de recourir à l'expression *kul man d*.

qu'ils bourgonnent »)] ܩܘܢܐܢܐ ܕܥܘܠܐ ܕܥܘܠܐ (« dès qu'ils commencent à bourgeonner »).

13. Concernant la traduction des formes verbales et l'emploi des verbes chez le traducteur syriaque, on peut faire les observations générales suivantes. L'aoriste et le parfait grecs sont habituellement rendus par le perfectif syriaque. Au présent grec correspond un participe syriaque éventuellement accompagné d'un pronom. L'imparfait grec est le plus souvent traduit par un participe suivi par le verbe ܩܘܡܐ. Au futur grec répond un imperfectif syriaque. Le perfectif syriaque est souvent accompagné du verbe ܩܘܡܐ qui le renforce et lui donne le sens d'un plus-que-parfait (Mt 2, 9 ὁ ἀστήρ ὃν εἶδον, voir ci-dessus] ܩܘܡܐ ܩܘܡܐ ܩܘܡܐ « l'étoile qu'ils avaient vue » ; la peshitta supprimera le ܩܘܡܐ.), mais il arrive qu'il soit ajouté sans nécessité¹⁵¹ (Mt 1, 19 ἐβουλήθη λάθρα ἀπολῦσαι αὐτήν « il voulut la répudier en secret »] ܕܥܘܠܐ ܩܘܡܐ ܕܥܘܠܐ ܩܘܡܐ). On pourra rencontrer aussi des infinitifs absolus à nuance emphatique (Mt 6, 16 ὅπως φανῶσιν τοῖς ἀνθρώποις νηστεύοντες « [ils prennent une mine défaite] pour montrer aux hommes qu'ils jeûnent »] ܩܘܡܐ ܩܘܡܐ ܩܘܡܐ ܩܘܡܐ « ...qu'ils jeûnent bel et bien »¹⁵² ; voir aussi Mt 6, 18 ; Jn 7, 47 ; Lc 8, 50, etc.). Ces observations générales connaissent toutefois de nombreuses exceptions.

- Un présent grec est de temps à autre rendu par un perfectif suivi ou non de ܩܘܡܐ, ainsi en Jn 4, 7 (« arrive une femme de Samarie pour puiser de l'eau ») où ἔρχεται est rendu par ܕܩܘܡܐ ܕܥܘܠܐ. Lui correspond parfois aussi un participe avec ܩܘܡܐ, ainsi en Jn 1, 5 (« la lumière brille dans les ténèbres ») où φαίνει est rendu par ܩܘܡܐ ܩܘܡܐ.
- À l'inverse, le participe syriaque rend souvent un aoriste ; c'est en particulier le cas avec le verbe εἶπον rendu par ܩܘܡܐ : il n'est pas nécessaire de supposer une variante λέγουσιν. Des verbes comme ἔστηκα, ἤλπικα, οἶδα, ἔγνωκα sont fréquemment rendus par un participe (Jn 5, 45 ; Lc 8, 46).
- Il arrive qu'à un présent grec corresponde un imperfectif, ainsi en Lc 12, 40 « c'est à l'heure que vous ignorez que le Fils de l'homme va venir (litt. vient) » où ἔρχεται est rendu par ܩܘܡܐ (la Peshitta lira ܩܘܡܐ).
- Le participe est aussi employé quand il s'agit d'exprimer une vérité générale où le grec utilise un futur. Le participe syriaque peut en effet avoir un sens futur (en Mt 6, 34 « ne vous inquiétez pas du lendemain : le

¹⁵¹ Il pourrait toutefois s'agir d'une vraie variante : « il voulait » (duratif) au lieu de « il voulut ».

¹⁵² La Peshitta supprimera ces infinitifs.

- Mt 12, 18 καὶ κρίσιν τοῖς ἔθνεσιν ἀπαγγελεῖ (« [je mettrai mon Esprit sur lui] et il annoncera le droit aux nations »] ܠܥܠܡܝܢܐ ܕܥܠܡܝܢܐ (« ...afin qu'il annonce etc. ») (dans une citation d'Is 42, 1-4).

16. La liberté du traducteur apparaît aussi dans l'ordre des mots : contrairement à la Peshitta il n'y a pas correspondance exacte avec le grec. Les exemples se lisent quasiment à chaque verset.

17. Les citations vétérotestamentaires correspondent majoritairement avec le texte Peshitta de l'Ancien Testament (Mt 2, 15 ; 10, 36 ; 11, 10, etc.)¹⁵⁵, mais il y a quelques rares cas de réminiscences du texte LXX. L'exemple avancé ici par Baethgen n'est pas probant¹⁵⁶.

- Mt 2, 18 κλαυθμὸς καὶ ὄδυρμὸς πολὺς (« [En Rama une voix s'est fait entendre], des pleurs et une longue plainte ») ܠܥܠܡܝܢܐ ܠܥܠܡܝܢܐ ܠܥܠܡܝܢܐ (« une plainte, des pleurs et de nombreux soupirs »), avec trois termes comme dans la LXX en Jr 38 (TM 31), 15. L'exemple est bien tenu.

18. On peut citer quelques cas de modifications dogmatiques de la part du traducteur¹⁵⁷.

- En Mt 1, 20 (« Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse »), il n'a pas traduit τὴν γυναῖκά σου par ܠܕܘܢܐ, mais par ܠܥܘܩܒܐ « ta fiancée ».
- En Mt 16, 22 (« Pierre, le tirant à part, se mit à le réprimander, en disant, etc. »), le verbe « réprimander » a été reporté au v. 23 ; ce faisant, ce n'est plus Pierre qui réprimande Jésus, mais Jésus qui réprimande Pierre (« Jésus, se retournant, réprimanda Simon, etc. ») ; le traducteur sauvegarde ainsi l'autorité de Jésus.
- En Mt 1, 21 (« tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés »), la formulation a dû paraître trop restrictive au traducteur qui a remplacé « son peuple » par « le monde » (ܠܥܠܡܝܢܐ ܕܥܠܡܝܢܐ).

Bien sûr on ne cherche plus aujourd'hui à reconstituer le modèle grec, toutefois les leçons des vieilles versions syriaques sont de temps à autre notées dans l'apparat critique des éditions du Nouveau Testament grec. Mais à quelles conditions est-on en droit de le faire ? Brock a bien mis en garde les textualistes¹⁵⁸. Et Lyon a précisé les observations de ce

¹⁵⁵ On l'a vu plus haut.

¹⁵⁶ WILDEBOER 1880, pp 34-35, cite quelques autres exemples, tout aussi peu convaincants. Les observations faites par WILSON 2002, p. xxxviii-xxlvii, aboutissent à la conclusion que ces citations ne reposent pas sur le texte LXX.

¹⁵⁷ WILDEBOER 1880, p. 31-33.

¹⁵⁸ BROCK 1976 ; BROCK 1977.

dernier¹⁵⁹. Williams a formulé une série de règles simples qui garantissent une utilisation correcte des leçons des vieilles versions syriaques pour la critique textuelle du Nouveau Testament¹⁶⁰. La 27^e édition du Nestle-Aland renvoie fréquemment à la vieille version syriaque. Williams a analysé ces renvois et a abouti à la conclusion que ces références sont erronées parce qu'on n'a pas tenu compte des techniques de traduction de la vieille version syriaque. Dans cette même ligne et tout récemment, Carrega a analysé environ 300 passages de l'Évangile de Luc qui font apparaître toute la liberté du traducteur de la vieille version syriaque. C'est donc avec prudence qu'il faut utiliser cette version dans le cadre de la critique textuelle du Nouveau Testament grec.

- On peut en toute sécurité citer les vieilles versions syriaques dans le cas d'additions ou d'omissions longues. Les omissions et additions courtes doivent être examinées en tenant compte de leurs occurrences ailleurs avant d'affirmer qu'elles viennent à l'appui d'une leçon grecque.
- En revanche, les vieilles versions syriaques ne doivent *généralement* pas être citées dans les cas suivants¹⁶¹ :
 - présence ou absence de particules et de conjonctions grecques,
 - présence ou absence d'articles, de pronoms possessifs et démonstratifs,
 - singulier ou pluriel de démonstratifs, relatifs non spécifiques, ou de leur équivalent,
 - emploi des temps du grec,
 - ordre des mots,
 - distinction des synonymes grecs.

Les vieilles versions syriaques et les types de texte grec des Évangiles

La liberté du traducteur ayant été ainsi mise en évidence¹⁶², que peut-on dire de son modèle grec? Pour les Évangiles, on considère traditionnellement qu'il existe quatre types de texte: un texte dit

¹⁵⁹ LYON 1994.

¹⁶⁰ WILLIAMS 2004. Il distingue ainsi trois niveaux: celui de la *Vorlage*, celui de la traduction et celui de la transmission. Appliqué à la vieille version syriaque, cela conduit à s'interroger d'abord sur le modèle grec (type dit occidental), sur les techniques de traduction (libre ou miroir) et sur les différences entre la Sinaitique et la Curetonienne en tant que deux vecteurs de la transmission du texte. Il importe de bien distinguer les niveaux.

¹⁶¹ Cette liste complète celle de BROCK 1977.

¹⁶² Voir aussi BROCK 1998.

occidental (transmis essentiellement par D.05 W.032 [en partie] et les vieilles versions latines), un texte Césaréen (transmis principalement par Θ.038 W.032 [en partie] 28 f¹ f¹³, quand tous ces témoins ont des leçons qui ne correspondent pas aux autres types de texte, auxquels s'ajoutent les versions arméniennes et géorgiennes), un texte alexandrin (transmis principalement par p⁷⁵ Ⲙ.01 B.03 W.032 [en partie] et les versions coptes) et un texte byzantin (transmis en premier lieu par A.02, puis par la majorité des minuscules grecs ; c'est le *textus receptus*). Le texte alexandrin représente une recension égyptienne des environs de 200, le texte Césaréen doit dater du milieu du III^e siècle, le texte byzantin n'apparaît pas avant le IV^e siècle. Le texte dit occidental est problématique, mais ses plus anciens témoins sont les versions vieilles latines dont les premières traces apparaissent en Afrique du nord vers 200. Voilà les points de repère chronologiques généralement acceptés.

Disons-le d'emblée, on ne découvre dans les vieilles versions syriaques aucune leçon typiquement byzantine. Déjà Cureton¹⁶³ avait relevé que des phrases entières, caractéristiques du *textus receptus*, n'apparaissent pas dans la Curetonienne, et que pour ces leçons la Curetonienne est soutenue par d'autres témoins, en particulier B.03, et surtout par D.05 et les témoins vieux latins dont les vieilles versions syriaques sont si proches¹⁶⁴, dit-il. Il arrive toutefois que la Curetonienne s'écarte de D.05 ; dans ce cas, elle correspond au texte de Justin, des Clémentines, d'Irénée, d'Origène ou de Cyprien. Burkitt¹⁶⁵ a analysé le texte grec des deux témoins de la vieille version syriaque. Il confirme le peu d'affinité entre la vieille version syriaque et le *textus receptus*. Il note ensuite que quelques accords remarquables existent entre elle et le texte alexandrin (Ⲙ.01 et B.03) et le texte Césaréen. Il s'interroge ensuite sur la présence ou non des « Western Non-Interpolations » dans la vieille version syriaque. En général, le texte dit occidental est caractérisé par un texte plus long que le texte alexandrin. Il y a pourtant des passages où il a préservé un texte court : ce sont les « Western Non-Interpolations »¹⁶⁶. On peut suspecter que c'est alors le texte alexandrin qui a été interpolé. Comme la vieille latine, la vieille version syriaque est relativement exempte de ces interpolations. On en retrouve cependant certaines dans ses deux témoins, mais davantage dans la Curetonienne que dans la

¹⁶³ CURETON 1858, p. lxvii-lxviii.

¹⁶⁴ CHASE 1895 n'hésitera pas à parler de texte syro-latin, dont il situe l'origine dans la première moitié du II^e siècle, voir p. 132-134.

¹⁶⁵ BURKITT 1904a, p. 223-254 (sur le texte dit occidental, voir p. 234-244).

¹⁶⁶ On en lira la liste dans WESTCOTT & HORT 1881-1882, Introduction §§ 240 et 383. Voir BLACK 1972, p. 130-131.

Sinaïtique, où elles se sont réintroduites, dit Burkitt, à partir de manuscrits grecs de type byzantin. Mais c'est bien avec le texte dit occidental que la vieille version syriaque a le plus d'affinité. Pour Burkitt, le fait s'explique par l'influence du *Diatessaron* sur la vieille version syriaque, et de lui seul :

« Le *Diatessaron* lui-même a été fait à Rome, ou à tout le moins est l'œuvre d'une personne qui y a vécu de nombreuses années ; rien de surprenant donc à ce que le texte du *Diatessaron* soit de façon prédominante occidental. Et quand on sait qu'une large partie du texte de la vieille version syriaque est une adaptation directe du *Diatessaron*, on peut aisément expliquer l'origine de ces éléments occidentaux : les leçons occidentales ne représentent pas nécessairement le texte des quatre Évangiles tel qu'il était lu à Antioche vers 170, mais le texte du *Diatessaron* ; à son tour le texte du *Diatessaron* reflète les quatre Évangiles tels qu'ils étaient lus à Rome vers 170. Dans de tels passages, et ils sont nombreux, on ne peut pas considérer comme immédiatement décisif l'accord entre l'Orient et l'Occident. Il est beaucoup plus sûr de considérer le texte oriental dans ces passages comme non-existant, et de traiter les données de la vieille version syriaque comme un élément d'un groupe appartenant à l'Occident » (p. 235).

L'origine purement diatessarique des leçons occidentales attestées par la vieille version syriaque, telle que défendue par Burkitt, s'est vite révélée intenable à partir du moment où d'autres témoins grecs et coptes ont été découverts qui eux aussi attestent le texte dit occidental, en particulier en grec le Codex de Freer (W.032 ou *Washingtonensis* du iv^e/v^e siècle) ou en copte le Codex Glazier G 67 pour les Actes des Apôtres. Ces témoins prouvent l'enracinement du texte dit occidental en Orient, et c'est ce texte grec dit occidental qui peut avoir influencé les vieilles versions syriaques. Sanders, le premier éditeur du Codex de Freer en 1918, et Lagrange¹⁶⁷ ont d'ailleurs été les premiers à montrer les contacts étroits existant entre la vieille version syriaque et le Codex de Freer (pour Mc 1, 1 – 5, 30). On s'accorde à dire aujourd'hui¹⁶⁸ que le texte de ces deux témoins que sont la Curetonienne et la Sinaïtique est en partie représentatif du texte dit occidental (en raison des nombreux accords avec D.05 et la *Vetus Latina*) ; il a cependant bien d'autres leçons (ainsi Mt

¹⁶⁷ SANDERS 1918, p. 69-70 ; LAGRANGE 1920-1921. SANDERS 1918, p. 64-73, souligne combien sont étroits en W.032 les contacts entre Mc 1,1 – 5,30 et les vieilles versions latines d'une part et la Sinaïtique d'autre part (seule vieille syriaque attestée en Mc).

¹⁶⁸ AMPHOUX 2014, p. 103.

10, 3 où la Sinaïtique ne cite, parmi les disciples de Jésus ni Thaddée ni Lebbée, mais Judas fils de Jacques, voir Lc 6, 15), des accords avec le texte alexandrin (omission de la finale longue de Mc dans la Sinaïtique, omission de Mt 16, 2-3 et de 17, 21 dans la Sinaïtique et la Curetonienne, et de Mt 18, 21 dans la Sinaïtique), et quelques leçons de type césaréen (Mt 27, 16-17 : Jésus Barabbas). Mais ceci est une autre histoire qui concerne essentiellement la critique textuelle du Nouveau Testament grec. Qu'il suffise ici d'avoir indiqué que la vieille version syriaque est aussi en partie un des témoins du texte dit occidental et que ses leçons de type occidental ne proviennent pas nécessairement du *Diatessaron*.

Bibliographie

Sources anciennes

- Aphraate : René GRAFFIN (éd.), *Patrologia Syriaca complectens opera omnia ss. patrum, doctorum scriptorumque catholicorum, etc.*, Paris, 1894-1926.
- Clément d'Alexandrie, *Stromates* : Otto STÄHLIN (éd.), *Stromata : Buch I-VI* (Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte 2), Berlin, 1907.
- Eusèbe de Césarée, *HE* : Gustave BARDY (éd.), *Histoire ecclésiastique. Texte grec, traduction et notes*, Paris (Sources chrétiennes 41), 1995.
- Florilegium patristicum* : Gerhard RAUSCHEN (éd.), *Florilegium patristicum*, Bonn, 1905.
- Irénée de Lyon, *Hérésies* : Adelin ROUSSEAU – Louis DOUTRELEAU (éds.), *Contre les hérésies. Edition critique d'après les versions arméniennes et latine*, Paris (Sources Chrétiennes 211), 1974.

Auteurs modernes

- AMPHOUX 2014 : Christian-Bernard AMPHOUX – Gilles DORIVAL – James Keith ELLIOTT – Jean-Claude HAELEWYCK – David PASTORELLI – Jean REYNARD, *Manuel de critique textuelle du Nouveau Testament. Introduction générale*, Bruxelles (Langues et cultures anciennes 22).
- AUCHER & MÖSINGER 1876 : Georg MÖSINGER & Joannes Baptista AUCHER, *Evangelii concordantis expositio*, Venetiis.
- BAETHGEN 1885 : Friedrich BAETHGEN, *Evangelienfragmente. Der griechische Text des Cureton'schen Syrsers*, Leipzig.

- BENSLY – RENDEL HARRIS – BURKITT 1894 : Robert L. BENSLY – James RENDEL HARRIS – Francis Crawford BURKITT, *The Four Gospels in Syriac Transcribed from the Sinaitic Palimpsest*, Cambridge.
- BERTRAND 1980 : Daniel A. BERTRAND, « L'Évangile des Ébionites : une harmonie évangélique antérieure au Diatessaron », *New Testament Studies* 26, p. 548-563.
- BEYER 1966 : Klaus BEYER, « Der reichsaramäische Einschlag in der ältesten syrischen Literatur », *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 116, p. 242-254.
- BEWER 1900 : Julius A. BEWER, « The History of the New Testament Canon in the Syrian Church », *The American Journal of Theology* 4, p. 64-98, 345-363 (réimpr. 2015 avec pagination propre).
- BLACK 1972 : Matthew BLACK, « The Syriac Versional Tradition », dans Kurt Aland (éd.), *Die alten Übersetzungen des Neuen Testaments, die Kirchenväterzitate und Lektionare. Der gegenwärtige Stand ihrer Erforschung und ihre Bedeutung für die griechische Textgeschichte*, Berlin – New York (Arbeiten zur Neutestamentlichen Textforschung 5), p. 120-159.
- BLOSS – DEBRUNNER – REHKOPF 2001 : Friedrich BLOSS – Albert DEBRUNNER – Friedrich REHKOPF, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, Göttingen.
- BONUS 1896 : Albert BONUS, *Collatio codicis Lewisiani rescripti evangeliorum sacrorum Syriacorum cum codice Curetoniano (Mus. Brit. Add. 14451), cui adiectae sunt lectiones e Peshitta desumptae*, Oxford (réimpr. 2009).
- BOVON & GEOLTRAIN 1997 : François BOVON & Pierre GEOLTRAIN (dir.), *Écrits apocryphes chrétiens*, Paris (Bibliothèque de la Pléiade 442), vol. 1.
- BROCK 1976 : Sebastian P. BROCK, « The treatment of Greek particles in the old Syriac Gospels, with special reference to Luke », dans J.K. Elliott (éd.), *Studies in New Testament Language and Text*, Leiden (Novum Testamentum Supplements 44), p. 80-86.
- BROCK 1977 : Sebastian P. BROCK, « The limitations of Syriac in representing Greek », dans METZGER 1977, p. 83-98.
- BROCK 1983 : Sebastian P. BROCK, « Toward a History of Syriac Translation Technique », dans R. Lavenant (éd.), *III Symposium Syriacum, 1980*, Roma (Orientalia Christiana Analecta 221), p. 1-14.
- BROCK 1998 : Sebastian P. BROCK, « Translating the New Testament into Syriac (Classical and Modern) », dans J. Krašovec (éd.), *The Interpretation of the Bible : The International Symposium in Slovenia*, Sheffield (Journal for the Studies of the Old Testament. Supplement Series 289), p. 371-385.
- BROCK 2016 : Sebastian P. BROCK, « Two Hitherto Unattested Passages of the Old Syriac Gospels in Palimpsest from St Catherine's Monastery, Sinai », *Δελτίο Βιβλικῶν Μελετῶν* 31A, p. 7-18.

- BROCK & VAN ROMPAY 2014 : Sebastian P. BROCK & Lucas VAN ROMPAY, *Catalogue of the Syriac Manuscripts and Fragments in the Library of Deir al-Surian, Wadi al-Natrun (Egypt)*, Louvain (Orientalia Lovaniensia Analecta 227).
- BURKITT 1904a : Francis Crawford BURKITT, *Evangelion da-Mepharreshe: The Curetonian Version of the Four Gospels, with the readings of the Sinai Palimpsest and the early Syriac Patristic evidence*, Cambridge, 2 vol.
- BURKITT 1911-1912 : Francis Crawford BURKITT, « The Syriac forms of New Testament Proper Names », *Proceedings of the British Academy* 5, p. 377-408.
- CARREGA 2013 : Gian Luca CARREGA, *La Vetus Syra del vangelo di Luca. Trasmissione e ricezione del testo*, Roma (Analecta Biblica. Dissertationes 201).
- CHASE 1895 : Frederic Henri CHASE, *The Syro-Latin Text of the Gospels*, London.
- CIASCA 1876 : Agostino CIASCA, *Tatiani Evangeliorum Harmoniae Arabicae*, Rome.
- CROWFOOT 1870 : John Rustat CROWFOOT, *Fragmenta evangelica. Part 1 : Matthaei cap. I 1 – VIII 22 et X 32 – XXIII 25. Marci cap. XVI 17-20*, London.
- CURETON 1848 : William CURETON, *Quatuor evangeliorum syriace, recensionis antiquissimae, atque in Occidente adhuc ignotae quod superest: a codice vetustissimo Nitriensi eruit et vulgavit Guilielmus Cureton*, London.
- CURETON 1858 : William CURETON, *Remains of a very antient (sic) recension of the four Gospels in Syriac, hitherto unknown in Europe ; discovered, edited, and translated*, London.
- DALMAN 1905 : Gustav DALMAN, *Grammatik des jüdisch-palästinischen Aramäisch*, Leipzig, 1905.
- FARRAR 1895 : Frederic William FARRAR, « The Sinaitic Palimpsest of the Syriac Gospels », *The Expositor*, V, 1, p. 1-19.
- GÉHIN 2009 : Paul GÉHIN, « Fragments patristiques syriaques des nouvelles découvertes du Sinaï », *Collectanea Christiana Orientalia* 6, p. 67-93.
- HAASE 1920 : Felix HAASE, « Zur ältesten syrischen Evangelienübersetzung », *Theologische Quartalschrift* 101, p. 262-271.
- HATCH 1946 : William Henry Paine HATCH, *An Album of Dated Syriac Manuscripts*, Boston.
- HJELT 1903 : Arthur Ludwig Mikael HJELT, *Die altsyrische Evangelienübersetzung und Tatians Diatessaron, besonders in ihrem gegenseitigen Verhältnis*, Leipzig (Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons und der altkirchlichen Literatur 7.1).
- HJELT 1930 : Arthur Ludwig Mikael HJELT, *Syrus Sinaiticus*, Helsingfors.
- HOLZHEY 1896 : Carl HOLZHEY, *Der neu entdeckte Codex Syrus Sinaiticus untersucht, mit einem vollständigen Verzeichnis der Varianten des Cod. Sinaiticus und Cod. Curetonianus*, München.

- HOWARD 1980 : George HOWARD, « Harmonistic Readings in the Old Syriac Gospels », *Harvard Theological Review* 73, p. 473-491.
- JOOSTEN 1990 : Jan JOOSTEN, « The Old Testament Quotations in the Old Syriac and Peshitta Gospels », *Textus* 15, p. 55-76.
- JOOSTEN 1991 : Jan JOOSTEN, « West Aramaic Elements in the Old Syriac and Peshitta Gospels », *Journal of Biblical Literature* 110, p. 271-289.
- JOOSTEN 1992 : Jan JOOSTEN, « Two West Aramaic Elements in the Old Syriac and Peshitta Gospels », *Biblische Notizen* 61, p. 17-21.
- JOOSTEN 1994 : Jan JOOSTEN, « West Aramaic Elements in the Syriac Gospels : Methodological Considerations », in *VI Symposium Syriacum 1992*, Roma (Orientalia Christiana Analecta 247), p. 101-109.
- JOOSTEN 1995 : Jan JOOSTEN, *The Syriac Language of the Peshitta and Old Syriac Versions of Matthew*, Leiden (Studies in Semitic Languages and Linguistics 22).
- JOOSTEN 1997 : Jan JOOSTEN, « La tradition syriaque des évangiles et la question du 'substrat araméen' », *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses* 77, p. 257-272.
- KAHLE 1959 : Paul KAHLE, *The Cairo Geniza. Second edition*, Oxford.
- KAHLE 1960 : Paul KAHLE, « Das zur Zeit Jesu gesprochene Aramäisch : Erwiderung » *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft* 51, p. 55.
- KIRAZ 2002 : George Anton KIRAZ, *Comparative Edition of the Syriac Gospels. Aligning the Sinaiticus, Curetonianus, Peshîṭta and Harklean Versions*, 4 vols, Piscataway.
- LAGRANGE 1920-1921 : Marie-Joseph LAGRANGE, « L'ancienne version syriaque des évangiles », *Revue Biblique* 29, p. 321-352 ; 30, p. 11-44.
- LELOIR 1966 : Louis LELOIR, *Éphrem de Nisibe. Commentaire de l'Évangile Concordant ou Diatessaron*, Paris (Sources chrétiennes 121).
- LELOIR 1990 : Louis LELOIR, *Saint Éphrem. Commentaire de l'Évangile Concordant. Texte Syriaque (Manuscrit Chester Beatty 709). Folios Additionnels*, Leuven-Paris (Chester Beatty Monographs 8).
- LENZI 1998 : Giovanni LENZI, « L'antica versione siriana dei Vangeli dopo centocinquant'anni di ricerca », *Annali di Scienze Religiose* 3, p. 263-278.
- LENZI 2006a : Giovanni LENZI, « The Syriac Usage of the Term 'Life' for 'Salvation' Reconsidered », *Journal of Northwest Semitic Languages* 32, p. 83-95.
- LENZI 2006b : Giovanni LENZI, « Differenze teologiche tra la Vetus Syra e il Diatessaron », *Liber Annuus* 56, p. 133-178.
- LUND 2004 : Jerome A. LUND., *The Old Syriac Gospel of the Distinct Evangelists. A keyword-in-context Concordance*, 3 vol., Piscataway (compte rendu de David G.K. Taylor dans *Hugoye* 9, 2006, p. 212-223).

- LYON 1994 : Jeffrey Paul LYON, *Syriac Gospel Translations: A Comparison of the Language and Translation Method Used in the Old Syriac, the Diatessaron, and the Peshitto*, Louvain (CSCO 548, Subsidia 88).
- MCCONAUGHY 1987 : Daniel L. MCCONAUGHY, « A Recently Discovered Folio of the Old Syriac (Syr^c) Text of Luke 16,13-17,1 », *Biblica* 68, p. 85-88.
- NÖLDEKE 1966 : Theodor NÖLDEKE, *Kurzgefasste syrische Grammatik*, Darmstadt (réimpr. Leipzig 1898).
- PHILOTHÉE 2008 : Mère PHILOTHÉE, *Nouveaux manuscrits syriaques du Sinaï*, Athènes.
- MERX 1897-1911 : Adalbert MERX, *Die vier kanonischen Evangelien nach ihrem ältesten bekannten Texte*. Vol. 1. *Übersetzung der syrischen im Sinaikloster gefundenen Palimpsesthandschriften*. Vol. 2-4. *Übersetzung und Erläuterung der syrischen im Sinaikloster gefundenen Palimpsesthandschrift*, Berlin.
- METZGER 1977 : Bruce Manning Metzger, *The Early Versions of the New Testament. Their Origin, Transmission, and Limitations*, Oxford (réimpr. 2001).
- ORTIZ DE URBINA 1967 : Ignacio ORTIZ DE URBINA, *Vetus Evangelium Syrorum et exinde excerptum Diatessaron Tatiani*, Madrid (Biblia polyglotta Matritensia. Vetus ac Novum Testamentum Syriacum).
- POIRIER & TISSOT 1997 : Paul-Hubert POIRIER & Yves TISSOT, « Actes de Thomas. Texte traduit, présenté et annoté », dans BOVON – GEOLTRAIN 1997, p. 1321-1470.
- ROEDIGER 1872 : Emil ROEDIGER, (sans titre), *Monatsbericht der königlichen Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Berlin, p. 557-559.
- SANDERS 1918 : Henry Arthur SANDERS, *The New Testament Manuscripts in the Freer Collection*, New York – London.
- SCHULTHESS 1905-1906 : Friedrich SCHULTHESS, « Aramäisches », *Zeitschrift für Assyriologie* 19, p. 126-134.
- SCHULTHESS 1922 : Friedrich SCHULTHESS, « Zur Sprache der Evangelien », *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft* 21, p. 217-236, 241-258.
- SCHWEN 1911 : Paul SCHWEN, « Die syrische Wiedergabe der neutestamentlichen Eigennamen », *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft* 31, p. 267-303.
- SEGAL 1970 : Judah Benzion SEGAL, *Edessa 'The Blessed City'*, Oxford.
- SMITH LEWIS 1894a : Agnes SMITH LEWIS, *Catalogue of the Syriac MSS. in the Convent of S. Catherine on Mount Sinai*, London (Studia Sinaitica 1).
- SMITH LEWIS 1894b : Agnes SMITH LEWIS, *A Translation of the Four Gospels from the Syriac of the Sinaitic Palimpsest*, London.
- SMITH LEWIS 1896 : Agnes SMITH LEWIS, *Some Pages of the Four Gospels Retranscribed from the Sinaitic Palimpsest*, London.

- SMITH LEWIS 1897 : Agnes SMITH LEWIS, « Last Gleanings from the Sinai Palimpsest », *Expositor* V, 5, p. 111-119.
- SMITH LEWIS 1904 : Agnes SMITH LEWIS, *Acta Mythologica Apostolorum (Horae Semiticae 3)*, 2 vol., London.
- SMITH LEWIS 1910 : Agnes SMITH LEWIS, *The Old Syriac Gospels or Evangelion da-Mepharreshê, Being the Text of the Sinai or Syro-Antiochene Palimpsest, Including the Latest Additions and Emendations, with the Variants of the Curetonian Text, Corroborations from Many Other MSS., and a List of Quotations from Ancient Authors*, London.
- TIXERONT 1888 : Louis-Joseph TIXERONT, *Les origines de l'Église d'Édesse et la Légende d'Abgar. Étude critique suivie de deux textes orientaux inédits*, Paris.
- TORREY 1936 : Charles Cutler TORREY, *Documents of the Primitive Church*, New York - London.
- TREGELLES 1857 : Samuel Prideaux TREGELLES, *The Greek New Testament*, London.
- VOGELS 1911 : Heinrich Joseph VOGELS, *Die Altsyrischen Evangelien in ihrem Verhältnis zu Tatians Diatessaron*, Freiburg/Br (Biblische Studien 16,5).
- VÖÖBUS 1951 : Anton VÖÖBUS, *Studies in the History of the Gospel Text in Syriac*, Louvain (CSCO 128, Subsidia 3).
- VÖÖBUS 1951a : Anton VÖÖBUS, *Neue Angaben über die Textgeschichtlichen Zustände in Edessa in den Jahren ca 326-340: Ein Beitrag zur Geschichte des altsyrischen Tetraevangeliums*, Stockholm (Papers of the Estonian theological society in exile 3).
- WEIR 1969 : G.A. WEIR, *Tatian's Diatessaron and the Old Syriac Gospels. The Evidence of MS Chester Beatty 709* (Ph.D. diss., University of Edinburgh) (non consulté).
- WESTCOTT & HORT 1881-1882 : Brooke Foss WESTCOTT & Fenton John Anthony HORT, *The New Testament in the Original Greek*, Cambridge (réimpr. Graz, 1974).
- WILDEBOER 1880 : Gerrit WILDEBOER, *De waarde der Syrische Evangeliën, door Cureton ontdekt en uitgegeven*, Leiden.
- WILLIAMS 2004 : Peter J. WILLIAMS, *Early Syriac Translation Technique and the Textual Criticism of the Greek Gospels*, Piscataway.
- WILSON 2002 : E. Jan WILSON, *The Old Syriac Gospels. Studies and Comparative Translations*, 2 vol., Louaize – Piscataway (Eastern Christian Studies 1-2).
- WRIGHT 1870 : William WRIGHT, *Catalogue of the Syriac manuscripts in the British Museum, acquired since the year 1838*, 3 vol., London.
- WRIGHT sans date : William WRIGHT, *Fragments of the Curetonian Gospels*, London (tirage à 100 exemplaires, diffusion privée).

ZAHN 1881 : Theodor ZAHN, *Tatian's Diatessaron*, Erlangen (Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons und der altkirchlichen Literatur 1).

ZAHN 1899 : Theodor ZAHN, *Einleitung in das Neue Testament*. 2. Bd., Leipzig.

ZAHN 1895 : Theodor ZAHN, « Die syrische Evangelienübersetzung vom Sinai », *Theologisches Literaturblatt* 16,2, col. 17-21.

Abréviations

C : vieille syriaque Curetonienne (aussi syr^c)

S : vieille syriaque Sinaitique (aussi syr^s)

NF : Nouveau Fonds du Sinäi

P : Peshitta

Manuscrits grecs des Évangiles :

28 : Paris, Bibl. nat. de France, Gr. 379 (XI^e siècle)

A.02 : Londres, Brit. Libr., Royal 1 D. VIII (V^e siècle)

B.03 : Città del Vaticano, Bibl. Vatic., Vat. gr. 1209 (IV^e siècle)

D.05 : Cambridge, Univ. Libr., Nn. 2. 41 (V^e siècle) ou Codex de Bèze, l'un des principaux témoins du type de texte grec dit occidental des Évangiles

f¹ : les manuscrits de la famille 1

f¹³ : les manuscrits de la famille 13

p45 : papyrus 45 : Dublin, Chester Beatty Libr/, P. Chester Beatty I + Vienne, Öster ; Nationalbibl., Pap. G. 31974

W.032 : Washington, Smithsonian Inst., Freer Gall. of Art, 06.274 (IV^e/V^e siècle) ou *Washintonensis* ou encore Codex de Freer.

Θ.038 : Tbilisi, Inst. des Manuscrits, Gr. 28 (IX^e siècle)

κ.01 : Londres, Brit. Libr., Add.43725 (IV^e siècle)

Manuscrits vieux latins (en italiques) et Vulgate (droit) :

a : Vercelli, Bibl. Capitolare (sans numéro) (IV^e siècle) ou *Vercellensis*.

c : Paris, Bibl. nat. de France, lat. 254 (XII^e/XIII^e siècle) ou *Colbertinus*.

k : Turin, Bibl. Naz., G. VII. 15 (IV^e/V^e siècle) ou *Bobiensis* (de Bobbio)

s : Milan, Bibl. Ambros., O. 210 sup. (VI^e/VII^e siècle)